

« La conscience moderne a été acquise au prix d'une perte de la communion de l'homme avec le cosmos ; mais maintenant que l'homme fait l'expérience de sa liberté et de l'autonomie de ses pensées, il faut qu'il sorte de lui-même et que le cosmos redevienne pour lui une réalité. C'est ce que cherche l'anthroposophie lorsqu'elle parle d'un renouvellement des fêtes comme Noël, Pâques et la Saint-Jean, et même de la création d'une fête nouvelle à la Saint-Michel, en automne. »

Il nous faut retrouver une compréhension profonde de ce qu'à cet égard le cours de l'année peut représenter pour l'être humain. Ce déroulement de l'année pourra alors être une chose de nature plus haute encore que pour les hommes d'autrefois. »

Rudolf Steiner

BN : 978-2-85248-267-8



ISSN : 1637-2050

Couverture : Dessin fait au tableau par Rudolf Steiner lors de la conférence du 8 avril 1923.
© Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung, Dornach

19 €



RUDOLF STEINER

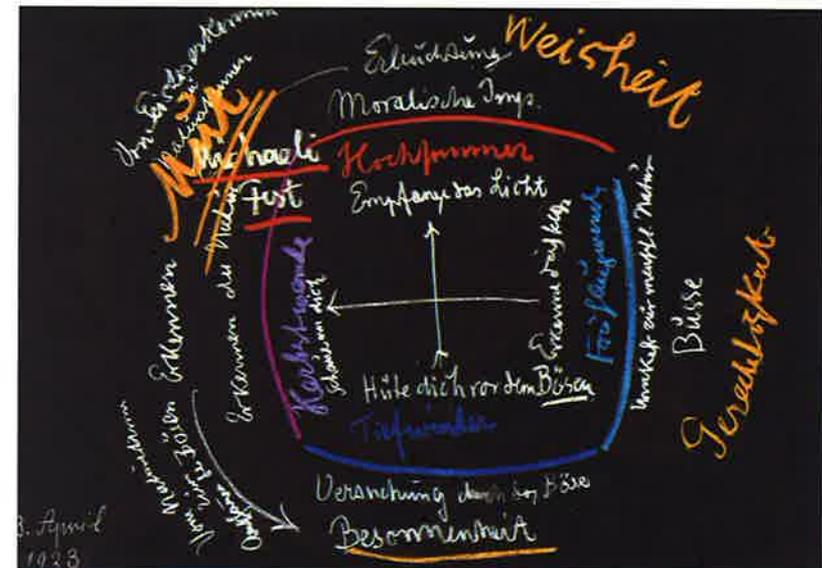
Les Fêtes chrétiennes

science de l'esprit

RUDOLF STEINER

Les Fêtes chrétiennes

et la respiration de la Terre



TRIADES

RUDOLF STEINER

**LES FÊTES
CHRÉTIENNES
et la respiration de la Terre**

*5 conférences faites à Dornach
du 31 mars au 8 avril 1923*

Traduction de
Marcel Bideau

2008
TRIADES

Titre original :

Der Jahreskreislauf als Atmungsvorgang der Erde und die vier grossen Festeszeiten

7^e édition, 1990

© 1994 by Rudolf Steiner-Verlag

Dornach (Suisse)

GA 223

Édition française antérieure : *Les fêtes cardinales et la respiration de la terre*, Triades 1983.

© 2004 by Éditions Triades
60570 – Laboissière en Thelle
www.editions-triades.com

ISBN: 978-2-85248-267-8 – ISSN : 1637-2050

*À propos de la publication
des conférences de Rudolf Steiner*

L'œuvre complète de Rudolf Steiner (1861-1925) est constituée par les écrits, les conférences, et l'œuvre artistique. De 1900 à 1924, Rudolf Steiner a fait de très nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, et plus tard de la Société anthroposophique. Lui-même voulait à l'origine que ces conférences ne soient pas fixées par écrit. Conçues comme des communications orales, elles n'étaient pas destinées à l'impression. Mais après que de nombreuses rédactions dues à des auditeurs, et non exemptes d'erreurs, eurent été répandues, il se vit placé dans la situation d'en régler la rédaction. Cette tâche fut confiée à Marie Steiner von Sivers, à qui il incombait de choisir les sténographes, de gérer les sténogrammes et de revoir les textes. Faute du temps nécessaire, Rudolf Steiner ne put corriger lui-même qu'un très petit nombre de ces rédactions. Il y a donc lieu de tenir compte des réserves qu'il faisait à ce sujet « Il faudra seulement s'accommoder du fait que, dans ceux des sténogrammes que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs. »

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie *Mein Lebensgang* au sujet du rapport entre les conférences pour les membres, tout d'abord accessibles uniquement sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées. Ceci est également valable pour les cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), et conformément à ses directives, fut entreprise la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (*Rudolf Steiner Gesamtausgabe*), dont le présent volume est un élément.

SOMMAIRE

PREMIÈRE CONFÉRENCE,

Dornach, Samedi saint, 31 mars 1923 7

La respiration de la Terre au cours de l'année et les fêtes qui lui sont liées. Solstice d'hiver : inspiration, naissance de Jésus. Les anciens Mystères; Pâques : début de l'expiration, fixation de la fête de Pâques. La Saint-Jean : expiration. La Saint-Michel : début de l'inspiration. Le combat de Michaël contre le dragon. Le 29 septembre. La fête de la Saint-Michel.

DEUXIÈME CONFÉRENCE,

dimanche de Pâques, 1^{er} avril 1923 25

La pensée de Pâques. Le cours de l'année, inspiration et expiration de l'âme et de l'esprit de la Terre. Le temps de Noël, époque où la Terre retient son souffle. Les Mystères chtoniens. Les forces lunaires. L'action des forces ahrimaniennes. La Saint-Jean, temps de l'exhalaison. Mystères des profondeurs et mystères des hauteurs. Pâques : le Mystère du Golgotha. La pensée de la Saint-Jean est en polarité avec celle de Noël, celle de Michaël avec celle de Pâques. La fête de la Saint-Michel, fête de l'automne.

TROISIÈME CONFÉRENCE,

lundi de Pâques, 2 avril 1923 44

Comment la conscience s'unissait au déroulement de l'année dans les époques passées. Le Moyen Âge : pensée de Pâques, mise au tombeau et Résurrection. Le monde d'idées constituant la science actuelle est en tous points un résultat de la scolastique. Importance pour l'avenir d'un renouvellement de la vie sociale grâce à la pensée michaélique. Les êtres élémentaires et le déroulement de l'année. L'impulsion de la tripartition en tant qu'impulsion spirituelle puisée dans la nature.

QUATRIÈME CONFÉRENCE,

7 avril 1923 62

Les anciennes fêtes du plein de l'été et du cœur de l'hiver et leur relation avec les Mystères dans la conscience de rêve, imaginative, de l'humanité du passé. L'été : rondes, poésie associée à la musique. Le chant des oiseaux. L'hiver : énigmes à résoudre, travail de modelage, formes animales, expérience de la forme humaine.

CINQUIÈME CONFÉRENCE,

8 avril 1923 80

La vie en union avec le cours de la nature dans les anciens Mystères. Plein de l'été : Reçois la lumière. Automne : Regarde autour de toi. Hiver : Garde-toi du mal. Printemps : Connais-toi toi-même. Renouveler la fête de la Saint-Michel en en faisant une fête du courage de l'âme.

NOTES 98

À PROPOS DES STÉNOGRAMMES 100

BIBLIOGRAPHIE 102

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, Samedi saint, 31 mars 1923

Au temps où les grandes fêtes de l'année se présentent à notre âme, il est bon, s'inspirant de la connaissance de l'univers spirituel et de son ordonnance, d'évoquer toujours et encore le sens de la fête cardinale. C'est ce que je voudrais faire aujourd'hui en vous exposant comment l'ensemble de la constitution de la Terre permet de comprendre la manière dont les fêtes cardinales, au cours de longues périodes – et sous l'influence, il faut bien le dire, de connaissances spirituelles –, ont été fixées. Il faut seulement, s'agissant ici de la Terre et des faits la concernant, voir clairement que nous ne devons pas, à l'instar de la minéralogie et de la géologie, concevoir cette Terre comme un simple assemblage de minéraux et de roches, mais au contraire voir en elle un organisme doué d'âme et de vie, et qui, de par ses propres forces, fait sortir de lui-même la flore, la faune et aussi l'humain incarné dans un corps physique. Ainsi, lorsque nous parlons de la Terre du point de vue qui sera le nôtre aujourd'hui, nous comptons aussi comme faisant partie de son être la totalité du vivant, tout ce qui sous les cieux porte un corps doué d'une âme ; alors se vérifie ce que je vais vous exposer maintenant.

Vous le savez, n'est-ce pas : au cours d'une année, la Terre, avec tous les êtres qui en font partie – il vous suffit de regarder sa couverture végétale –, modifie entièrement son aspect, modifie tout ce qui constitue en quelque sorte la physionomie qu'elle tourne vers les espaces cosmiques.

Au terme de chaque année, la Terre est à nouveau arrivée à peu près au point où elle se trouvait un an plus tôt avec l'aspect qui était le sien. Pensez seulement que pour à peu près tout ce qui a trait aux conditions météorologiques, à la naissance des plantes, à l'apparition de la faune, la Terre est approximativement arrivée, en cette fin du mois de mars 1923, au point de son évolution où elle se trouvait fin mars de l'année dernière.

Nous allons aujourd'hui considérer ce cycle de la Terre comme une sorte de grande respiration qu'elle accomplit en une année face à son environnement cosmique. D'autres phénomènes qui se déroulent en elle et autour d'elle peuvent également être considérés comme une sorte de processus respiratoires. Nous pouvons aussi parler d'une respiration journalière de la Terre. Aujourd'hui cependant, nous allons envisager le cycle annuel dans son ensemble comme un puissant processus respiratoire de la Terre; certes, ce n'est pas ici l'air qui est inspiré et expiré par la Terre, mais ce sont les forces à l'œuvre par exemple dans la croissance du végétal, les forces qui au printemps font sortir les plantes de Terre, qui à l'automne se retirent à nouveau dans la Terre, qui font se faner les parties vertes des végétaux pour finalement stopper la croissance végétale. Ce n'est donc pas, je le répète, d'une respiration aérienne qu'il s'agit, mais de forces alternativement inspirées et expirées dont on peut se faire une représentation partielle si l'on considère la vie de la plante au cours d'une année. C'est ce processus respiratoire annuel de la Terre que nous allons aujourd'hui faire passer devant notre âme.

Considérons d'abord le moment où la Terre se trouve, comme nous disons, au solstice d'hiver, le dernier tiers du mois de décembre selon la division actuelle de l'année. Nous devons dans cette période, s'agissant de ce processus

respiratoire, regarder la Terre comme nous regardons l'être humain lorsqu'il a inspiré l'air dans ses poumons, lorsqu'il a l'air en lui et qu'il l'élabore, lorsque par conséquent il retient son souffle. La Terre a alors en elle-même les forces à propos desquelles j'emploie les termes d'inspiration et d'expiration. Elle les retient, ces forces, fin décembre. Et ce qui se passe alors, je puis vous le dessiner schématiquement ainsi : imaginons que ceci (*en rouge sur le croquis*) représente la Terre. S'agissant de cette respiration, nous ne pouvons jamais considérer qu'une partie de la Terre, celle que nous habitons; aux antipodes, les conditions sont en effet inverses. En un lieu de la Terre nous avons l'expiration, au lieu opposé l'inspiration, mais nous n'avons pas besoin aujourd'hui de tenir compte de cela.



Représentons-nous le mois de décembre. Ce que j'ai dessiné ici en jaune figure le souffle qu'en nos régions la Terre retient. Elle a achevé la phase d'inspiration; elle retient en elle-même les forces dont je viens de parler. On peut dire qu'à ce moment de l'année la Terre retient son âme. Elle a entièrement aspiré son âme, car les forces dont j'ai parlé sont l'âme de la Terre. Fin décembre, elle retient toute son âme en elle-même. Elle l'a entièrement aspirée, de même que l'être humain, quand il a inspiré,

retient l'air entièrement dans ses poumons. C'est le temps où l'on place à bon droit la naissance de Jésus, parce qu'alors la Terre est en quelque sorte en possession dans ses profondeurs de la plénitude de ses forces d'âme. En naissant à ce moment, Jésus naît d'une force terrestre qui porte en elle tout ce qui est l'âme de la Terre. Et à l'époque du Mystère du Golgotha, les initiés qui étaient encore, dirais-je, dignes de l'ancienne initiation, ont eu la compréhension profonde du lien qui unit la naissance de Jésus à ce moment où la Terre inspire, retient son souffle.

Ces initiés se sont exprimés à peu près de la façon suivante : Lorsque, dans les temps anciens où nos centres initiatiques se trouvaient au sein de la civilisation chaldéenne, au sein de la civilisation égyptienne, on voulait savoir, parlant de l'entité qui représente le sublime Être solaire, ce que cet Être solaire avait à dire aux hommes sur terre, on se faisait du langage de cet Être sublime l'idée suivante : on n'observait pas directement la lumière solaire dans sa nature spirituelle, on l'observait telle qu'elle est réfléchiée par la Lune. Levant les yeux vers la Lune, on voyait à l'aide du regard de l'ancienne clairvoyance, lorsque les flots de la lumière lunaire arrivaient, l'esprit de l'univers se révéler. Et le sens de cette révélation apparaissait sous une forme plutôt extérieure lorsqu'on observait les configurations de la Lune et des étoiles fixes et les planètes.

C'est ainsi que dans les Mystères chaldéens, et spécialement dans les Mystères égyptiens, on observait de nuit la position des étoiles, notamment par rapport aux flots de la lumière lunaire. De même que les caractères inscrits sur le papier nous servent à comprendre ce que nous lisons, de même on regardait les positions respectives du Bélier et du Taureau par rapport à la lumière lunaire, et aussi celle de Vénus, celle du Soleil, etc. Et dans les relations

des constellations et des étoiles entre elles, en particulier dans l'orientation que leur donnait la lumière de la Lune, on lisait ce que le ciel avait à dire à la Terre. On formulait cela avec des mots, et les anciens initiés cherchaient le sens de ce qui était ainsi formulé. Ils cherchaient ce que l'être qu'on appela plus tard le Christ avait à dire à l'homme terrestre. Que pouvaient dire à la Terre les étoiles dans leur relation avec la Lune? – c'était vers cela que ces anciens initiés portaient le regard.

Mais aux approches du Mystère du Golgotha, tous les Mystères furent le théâtre d'une profonde métamorphose touchant à la fois l'âme et l'esprit. Les aînés parmi ces initiés dirent à leurs disciples : Voici venir le temps où désormais il ne faudra plus chercher le rapport entre les constellations et les flots de la lumière lunaire. À l'avenir, l'univers parlera autrement aux hommes sur terre. Il faut que la lumière du soleil soit observée directement. Nous devons détourner le regard de la connaissance spirituelle des manifestations de la Lune, et le tourner vers les manifestations du Soleil.

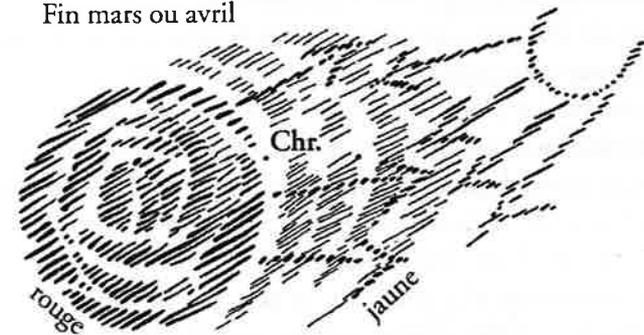
Ce qui fut à cette époque enseigné d'abord dans les centres de Mystères fit une impression profonde sur les hommes qui étaient encore des initiés de l'ancien temps à l'époque où s'accomplit le Mystère du Golgotha. Et c'est à ce point de vue qu'ils se placèrent pour juger de ce Mystère. Ils se dirent : Il faut que dans le devenir de la Terre intervienne quelque chose qui puisse provoquer le passage de l'élément lunaire à l'élément solaire. – Et ainsi se révéla à eux le sens cosmique de la naissance de Jésus. Cette naissance, ils la regardèrent comme un fait qui, émanant de la Terre, apportait aux hommes une impulsion nouvelle : faire désormais du Soleil lui-même – et non plus de la Lune – le régent universel des phénomènes célestes. Mais l'événement, se dirent-ils, doit être d'une

nature particulière. Et cette nature particulière se révéla à eux à travers le fait suivant : ils commencèrent à comprendre le sens profond de ce qui se produit sur terre dans le dernier tiers du mois de décembre. Ils commencèrent à comprendre le sens de ce qui se passait là au moment que nous appelons maintenant le temps de Noël. Ils se dirent : Tout doit être rapporté au Soleil. Mais le Soleil ne peut exercer sa puissance sur terre que lorsque celle-ci a exhalé ses forces. Au moment de Noël elle les a inspirées, elle retient son souffle. Lorsque Jésus vient au monde, c'est en un temps où la Terre en quelque sorte ne parle pas avec les cieux, où elle est avec tout son être retirée en elle-même. Jésus naît en un temps où la Terre roule solitaire à travers l'espace cosmique, sans y envoyer sa respiration de telle sorte qu'alors la force du Soleil, la lumière du Soleil la pénétreraient de leurs ondes. À ce moment, la Terre en quelque sorte n'offre pas son âme au cosmos, elle l'absorbe toute en elle. Jésus naît sur terre à un moment où la Terre est seule avec elle-même face au cosmos. – Sentez combien il faut être sensible à ce qui se passe dans le cosmos pour se livrer comme les anciens maîtres des Mystères à des supputations de cet ordre!

Suivons maintenant la Terre dans son devenir au cours de l'année. Suivons-la jusqu'au temps où nous nous trouvons maintenant. Suivons-la à peu près jusqu'à l'équinoxe de printemps, jusqu'à fin mars. Il faut que nous dessinions la chose schématiquement ainsi : la Terre (*en rouge sur le croquis*) vient d'exhaler son souffle; son âme est encore à demi en elle, mais le flot des forces de l'âme appartenant à la Terre se répand dans le cosmos. Si les forces de l'impulsion christique étaient depuis décembre intimement unies à la Terre, à l'âme de la Terre, maintenant nous voyons cette impulsion du Christ, unie à l'âme

qui s'exhale, commencer à entourer la Terre de son rayonnement (*flèches*). Mais il faut à présent que la force de la lumière solaire rencontre l'âme de la Terre pénétrée de la force du Christ et dont les flots se répandent dans l'espace spirituel cosmique. Ainsi naît la représentation suivante : le Christ, qui en décembre s'était retiré à l'intérieur de la Terre avec l'âme de la Terre pour être isolé des influences cosmiques, le Christ commence maintenant, au moment où la Terre exhale ses forces, à exhaler les siennes, à les offrir pour qu'elles reçoivent l'élément solaire dont le rayonnement vient à leur rencontre. Et notre schéma sera exact si nous dessinons ainsi les forces solaires s'unissant à la force du Christ qui rayonne de la Terre (*en jaune*).

Fin mars ou avril



Le Christ commence à coopérer avec l'élément solaire au temps de Pâques. Ce dernier tombe donc à l'époque de l'exhalaison du souffle terrestre. Toutefois, ce qui se produit là ne doit pas être rapporté à la lumière réfléchiée par la Lune, mais aux forces du Soleil.

De là vient qu'on a fixé la fête de Pâques au premier dimanche qui suit la pleine lune de printemps, la pleine lune qui vient après l'équinoxe de printemps. Et l'être humain, ressentant cela, devrait dire en présence du

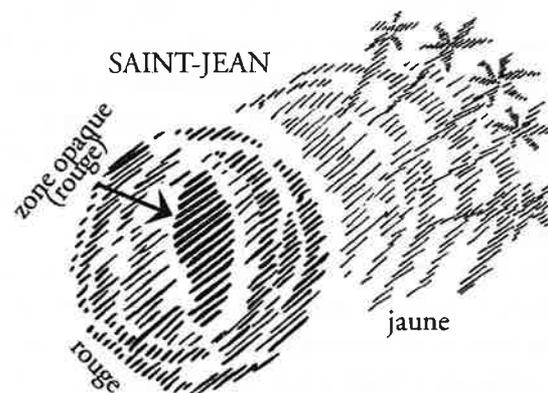
temps de Pâques : Si je me suis uni à la force du Christ, mon âme s'épand, elle aussi, dans les lointains cosmiques en même temps que la force de l'âme terrestre qui s'exhale, et elle reçoit la force du Soleil que le Christ apporte à partir de la Terre aux âmes des hommes, tout comme avant le Mystère du Golgotha il l'apportait à ces mêmes âmes à partir du cosmos.

Mais par là quelque chose d'autre intervient. Lorsque, dans les temps anciens – on rapportait alors à la lumière de la Lune les faits essentiels se produisant sur terre –, on fixait la date des fêtes, on le faisait strictement d'après ce qu'on pouvait observer dans l'espace : selon la position de la Lune par rapport aux étoiles. Pour fixer la date des fêtes, on déchiffrait le sens que le Logos avait inscrit dans l'espace. Si vous regardez comment est fixée actuellement la fête de Pâques, vous verrez que la fixation en fonction de l'espace va jusqu'à un certain point, celui où l'on peut dire : c'est la pleine lune après le début du printemps. Jusque-là, tout est spatial. Mais actuellement on sort de l'espace : on choisit le dimanche après la pleine lune de printemps, le dimanche tel qu'il est fixé non spatialement, tel qu'il est fixé dans le cycle annuel, dans le cycle de la succession des jours de la semaine : samedi – jour de Saturne –, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et ainsi de suite, le cycle se répétant sans cesse. Actuellement, on sort de l'espace en passant de la position de la Lune (fixation par rapport à l'espace) au déroulement purement temporel du cycle annuel des dimanches.

Il y eut en outre ceci : on ressentit dans les anciens Mystères que les dates des fêtes d'autrefois étaient fixées par référence à l'espace cosmique ; avec le Mystère du Golgotha en revanche, on sortait de l'espace cosmique pour entrer dans le temps, que l'on ne rapporta plus à

l'espace cosmique. On arracha en quelque sorte du spatial pur ce que l'on rapportait à l'esprit. Ce fut comme un mouvement brusque d'une grande puissance qui fit progresser l'humanité vers l'esprit.

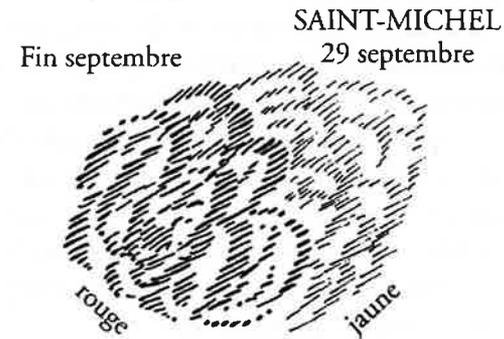
Suivons le cycle de l'année dans son déroulement, dans cette respiration de la Terre : nous allons voir la Terre atteindre au mois de juin son troisième état. À l'endroit que nous observons en ce moment, la Terre a achevé d'exhaler son souffle. Toute l'âme de la Terre s'est répandue dans l'espace cosmique, elle s'abandonne à cet espace. Elle s'imprègne de la force du Soleil, de la force des étoiles. Le Christ, qui est lié à cette âme de la Terre, unit aussi sa force à celle des étoiles et à celle du soleil, ces forces dont les flots traversent l'âme de la Terre tout abandonnée à l'univers cosmique. C'est le temps de la Saint-Jean. La Terre a achevé son expiration. Dans la physiologie qu'elle tourne vers l'univers, elle montre non sa force propre – elle la montrait présente en elle au solstice d'hiver –, elle montre à sa surface la force réfléchie des étoiles, du Soleil, de tout ce qui, dans le cosmos, lui est extérieur.



Les anciens initiés, notamment ceux des régions septentrionales de l'Europe, ont ressenti avec une particulière intensité le sens profond et l'esprit de ce moment de l'année, de notre temps du mois de juin. Ils ont senti qu'avec l'âme de la Terre leur âme était alors adonnée aux lointains cosmiques. Ils se sont éprouvés vivant non au sein du terrestre, mais dans les espaces cosmiques. Et surtout, ils se sont dit à peu près ceci : Nous vivons avec notre âme dans les espaces cosmiques. Nous vivons avec le Soleil, nous vivons avec les étoiles. Et lorsque nous ramenons notre regard sur la Terre couverte de toute cette luxuriance végétale, avec toute cette faune qu'elle produit, nous voyons dans cette végétation luxuriante, dans ces fleurs brillant de mille couleurs, dans ces insectes toujours allant et venant, dans ces oiseaux qui fendent les airs dans leur vêtement de plumes bigarrées – nous voyons dans tout cela briller comme un reflet terrestre ce que nous recueillons dans notre âme lorsque, quittant la Terre, nous nous unissons à l'haleine qu'elle exhale, pour vivre non pas de la vie terrestre, mais de celle du cosmos. Cette végétation luxuriante aux mille couleurs qui sort de Terre, elle est de même nature. Seulement c'est la force réfléchiée par le cosmos, alors que nous portons dans nos âmes humaines cette même force, qui nous vient directement. – Tel était le sentiment qu'avaient d'eux-mêmes les hommes qu'inspiraient les centres de Mystères et qui étaient en particulier à même de comprendre la fête du solstice d'été. Nous voyons ainsi la fête de la Saint-Jean prendre sa place dans la vaste respiration de la Terre face au cosmos.

Suivons le cours ultérieur de cette respiration. Nous arrivons alors enfin à ce stade qu'inaugure la fin septembre. Les forces exhalées commencent à inverser leur mouvement, la Terre les inspire à nouveau. L'âme de la Terre jusqu'alors répandue dans le cosmos se retire à nouveau dans le

sein de la Terre. Cette inspiration de l'âme de la Terre, les âmes humaines la perçoivent dans leur subconscient ou dans les impressions de nature clairvoyante comme se déroulant dans leur propre âme. Les hommes qu'inspirait la connaissance initiatique des faits de cet ordre pouvaient se dire fin septembre : Ce que le cosmos nous a donné et qui, grâce à l'impulsion christique, s'est uni à la force de notre âme, tout cela, nous le faisons refluer dans la sphère terrestre, cette sphère qui durant tout l'été n'a servi que de miroir, qui s'est comportée comme un miroir en face du cosmos, du cosmos extraterrestre.



Mais que fait un miroir, sinon ne rien laisser passer à travers lui de ce qui est devant lui ? Parce que la Terre est en été un miroir des forces cosmiques, elle est en quelque sorte, dans ses parties profondes, opaque, impénétrable aux forces cosmiques, et par là impénétrable à l'impulsion christique durant la saison d'été. Il faut alors que l'impulsion christique vive dans l'exhalaison des forces terrestres ; la Terre elle-même s'avère impénétrable à cette impulsion. Les forces ahrimaniennes s'installent solidement dans cette Terre impénétrable à l'impulsion christique. Et lorsque l'être humain revient avec les forces qu'il a

accueillies dans son âme du fait de l'exhalaison des forces terrestres, et aussi avec les forces du Christ, il plonge dans cette Terre ahrimanisée. Cependant, au moment présent de l'évolution de la Terre, depuis le dernier tiers du XIX^e siècle, vient en aide à l'âme humaine ainsi engloutie, des hauteurs spirituelles, la force de Michaël, qui lors de ce reflux du souffle terrestre combat le dragon Ahriman.

Ceux qui, déjà dans les anciens Mystères, avaient compris spirituellement le cours de l'année, ont eu la vision prophétique de ces réalités. Ils savaient que ce mystère de Michaël, savoir l'aide que la force de Michaël apporte à l'âme humaine plongée dans la terre, n'était pas encore venu jusqu'à eux. Mais ils savaient qu'après une suite de réincarnations cette force michaélique interviendrait, qu'elle viendrait en aide aux âmes des hommes sur terre. C'est dans ce sens qu'ils considéraient le cycle de l'année. C'est pourquoi une antique sagesse a inscrit au calendrier, à la date du 29 septembre, quelques jours après l'équinoxe d'automne, la Saint-Michel. Et la Saint-Michel est précisément pour les gens simples de la campagne un moment d'une extrême importance.

Mais la Saint-Michel est également, de par sa place dans le cycle de l'année, un moment important pour ceux qui sont capables de comprendre tout ce que signifie l'époque présente pour notre Terre. Pourrait-on ne pas comprendre, si l'on veut se situer avec une conscience juste dans l'époque présente, que pendant le dernier tiers du XIX^e siècle la force de Michaël engage, selon la manière requise pour notre temps, le combat avec le dragon, le combat avec les puissances ahrimaniennes? Ne devons-nous pas nous-mêmes nous insérer dans la ligne tracée par l'évolution de la Terre et de l'humanité en prenant part avec notre propre conscience, et d'une manière juste, à ce combat spirituel aux dimensions cosmiques?

Jusqu'à présent, la Saint-Michel a été un jour de fête paysanne. Vous savez ce que j'entends par là : un jour de fête pour les gens simples. Ce jour est appelé à devenir de plus en plus, si l'on comprend tout le sens de la respiration annuelle à la fois cosmique et terrestre, une fête complémentaire de la fête de Pâques. Car c'est ainsi que devra penser un jour l'humanité, lorsqu'elle comprendra à nouveau la vie terrestre dans un sens spirituel également.

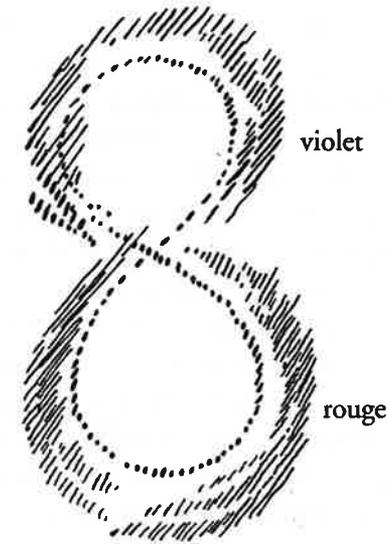
Tandis que se produit l'exhalaison de l'été, la Terre est ahrimanisée. Malheur à elle si la naissance de Jésus tombait dans cette Terre ahrimanisée! Avant que le cycle annuel ne s'accomplisse et que décembre n'arrive, faisant naître l'impulsion christique dans la Terre alors animée de sa propre âme, il faut que des forces spirituelles la purifient de la présence du dragon, des forces ahrimaniennes. Et il faut que la force de Michaël s'unisse au souffle réabsorbé par la Terre de septembre à décembre, il faut que s'unisse à ce souffle la force purificatrice de Michaël, victorieuse du mal ahrimaniens, afin que la fête de Noël puisse venir de la façon convenable, et que de cette même façon puisse s'accomplir la naissance de l'impulsion christique; cette impulsion continue alors à mûrir jusqu'au début de l'exhalaison, jusqu'au temps de Pâques.

On peut donc dire : au temps de Noël la Terre a repris son âme en elle, elle l'a reprise dans la grande respiration annuelle. L'impulsion du Christ naît au cœur de la Terre, dans l'âme de la Terre, que celle-ci a reprise en elle. Quand vient le printemps, cette impulsion s'épanche dans le cosmos avec l'exhalaison de la Terre. Elle se trouve en présence du firmament; une action réciproque s'exerce entre l'un et l'autre de façon telle que la relation n'est plus seulement spatiale, mais temporelle, si bien que le temporel est comme extrait de l'espace.

Pâques se situe le premier dimanche après la pleine lune de printemps. L'être humain s'élève avec son âme au sein de cette pleine exhalaison jusque dans le cosmos, s'imprègne et se pénètre de l'influx des étoiles, prend en lui l'haleine de l'univers avec celle de la Terre elle-même, se pénètre du mystère pascal. C'est au temps de la Saint-Jean que l'homme est au cœur même des influx dont il a commencé à se pénétrer depuis Pâques; il faut ensuite qu'il opère le retour avec l'âme de la Terre et en même temps avec sa propre âme, mais il a besoin que Michaël se tienne à ses côtés, afin de pouvoir pénétrer comme il convient dans la zone terrestre après avoir vaincu Ahriman grâce aux forces michaéliques.

L'âme de la Terre, avec le souffle qu'elle a repris en elle, se retire de plus en plus dans l'élément terrestre jusqu'au moment de Noël; et c'est aujourd'hui fêter Noël comme il convient que de se dire : Michaël a purifié la Terre afin qu'à la Noël la naissance de l'impulsion du Christ puisse avoir lieu de façon juste. Alors elle s'épanche à nouveau dans le cosmos. Le Christ prend alors Michaël avec lui afin que celui-ci puisse s'incorporer à nouveau, en les puisant dans le cosmos, les forces qu'il a dépensées lors de son combat contre la Terre ahrimanisée. Avec Pâques, Michaël recommence à se plonger dans le cosmos, il se pénètre le plus intensément des forces du cosmos au temps de la Saint-Jean. Et quiconque saisit de nos jours dans son vrai sens ce qui l'unit en tant qu'homme à la Terre, se dit : Pour nous commence la période où nous nous faisons de l'impulsion du Christ une vue juste si nous savons qu'elle est accompagnée d'une manière juste pendant le cycle de l'année par la force de Michaël, si en quelque sorte nous voyons passer le Christ dans un flux qui entre dans la Terre et monte dans le cosmos, accompagné de Michaël qui combat dans la Terre, Michaël qui conquiert dans les espaces cosmiques la force de combattre (*lemniscate*).

C'est aussi saisir la pensée de Pâques dans le sens juste de notre temps que d'ajouter aujourd'hui à cette image grandiose entre toutes, éclairant le sens de l'existence terrestre, l'image du Christ triomphant de la mort, ressuscitant du tombeau – que d'ajouter à cette image l'entité de Michaël, à la droite du Christ Jésus, pénétrant la force du souffle terrestre de la force du Christ pendant le cycle de l'année, dans la respiration de la Terre.



Si, lors de chacune des fêtes cardinales et par conséquent à Pâques également, on sait rendre vivante en soi la pensée du Christ, on rend aujourd'hui cette pensée vivante au sens où elle doit le devenir si l'on est capable, en tant qu'être terrestre, de la mettre à sa place à notre époque. L'espoir que la force de Michaël viendrait se mettre au service de la force du Christ a soulevé les âmes de ceux qui jusqu'à notre époque ont compris de façon juste l'impulsion christique.

Se pénétrer de l'impulsion du Christ dans le sens de la pensée de Michaël : c'est à cela que nous engage particulièrement le temps présent. Nous nous en pénétrons de façon juste si nous savons unir la pensée de la Résurrection à la pensée efficace de Michaël telle qu'elle a pris place dans l'évolution de l'humanité, ainsi que je l'ai souvent exposé.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, dimanche de Pâques, 1^{er} avril 1923

Hier, partant de l'aspect ésotérique de la pensée de Pâques, j'ai essayé de vous exposer comment la connaissance spirituelle devra se rattacher au cours annuel de la vie dans la nature en faisant sa place parmi les fêtes cardinales à une fête de l'automne, une manière de fête de la Saint-Michel qui devrait coïncider avec l'équinoxe d'automne, un peu comme la fête de Noël coïncide avec le solstice d'hiver, la fête de Pâques avec l'équinoxe de printemps et la fête de la Saint-Jean avec le solstice d'été.

Aujourd'hui, je voudrais essayer de caractériser avec plus de précision le sentiment qui accompagne la pensée de Pâques adaptée à notre temps, pour exposer demain tout ce que signifie une telle étude.

Lorsque nous célébrons aujourd'hui la fête de Pâques et que nous regardons autour de nous ce qu'il en est de la conscience de l'humanité contemporaine, nous sommes bien obligés de nous avouer, si nous sommes sincères avec ce qui se passe dans notre propre être intérieur, combien aujourd'hui la pensée de Pâques a peu de force de vérité pour une grande partie de l'humanité. De quoi dépend en effet la pensée de Pâques dans sa vérité? Elle dépend de la manière dont on peut se représenter que l'entité du Christ a traversé la mort, a vaincu la mort, est ressuscitée et, après avoir souffert la mort, après avoir connu la Résurrection, s'est unie à l'humanité de façon telle qu'elle a pu encore se manifester à ceux qui auparavant avaient été les apôtres, les disciples.

Mais la pensée de la Résurrection est allée en se décolorant. Elle était si vivante dans les premiers temps du christianisme naissant que de cette époque retentit jusqu'à nous cette parole de Paul¹ : « Et si le Christ n'est pas ressuscité, vain alors est notre message, vaine aussi votre foi ! » Paul a positivement rattaché le christianisme à la pensée de Pâques, c'est-à-dire à la pensée de la Résurrection. Pour les hommes qui ont été formés comme on l'est aujourd'hui, la Résurrection est ce qu'on appelle un miracle – et à ce titre évacuée de la réalité, de la seule réalité possible ; tant et si bien que pour tous ceux qui ne peuvent pénétrer la pensée de la Résurrection, la fête de Pâques ne répond plus qu'à une vieille habitude, tout comme les autres fêtes chrétiennes.

Nous avons mentionné cela au cours des années, et des points de vue les plus divers. Si l'on veut comprendre des événements qui ne relèvent pas du domaine de la réalité sensible, il sera nécessaire au préalable que l'humanité accède à une connaissance du monde spirituel en tant que tel. Et tout ce qui se rattache à la pensée de la Résurrection devra être considéré comme un fait de ce genre. Alors la pensée de Pâques pourra elle aussi redevenir vivante, vraiment vivante. Pour une génération qui rejette la Résurrection dans le domaine des miracles, de l'irréel, la pensée de Pâques ne peut rien être de vivant. C'est qu'elle est née à l'âge de l'humanité où des vestiges de l'ancienne connaissance primitive du monde spirituel étaient encore présents dans l'humanité.

Nous savons qu'au point de départ de l'évolution terrestre de l'humanité les hommes possédaient une clairvoyance instinctive, qui leur permettait une certaine vision du monde spirituel ; et grâce à cette clairvoyance, ils considéraient le monde spirituel comme étant de rang égal au monde physique sensible. Cette clairvoyance,

l'humanité terrestre l'a perdue. Elle existait encore, disons, dans les trois premiers siècles de l'évolution chrétienne, du moins dans ses derniers vestiges. C'est pourquoi pouvait encore trouver place pendant ces premiers siècles une certaine compréhension de la pensée de Pâques fondée sur d'anciennes visions qu'avaient encore les hommes. Cette compréhension se sclérosa au IV^e siècle, lorsque se prépara ce qui apparut dans toute son étendue à partir du premier tiers du XV^e siècle : la vie des hommes se déroulant dans les pensées abstraites et mortes – nous avons bien souvent commenté cela. Dans ces pensées abstraites, qui permirent à la science d'atteindre à sa grandeur, la pensée de Pâques devait elle aussi peu à peu s'éteindre.

Le temps est aujourd'hui venu où cette pensée de Pâques doit se réveiller en une pensée vivante. Mais, pour se réveiller, il faut qu'elle passe précisément de l'état de mort à l'état de vie. La caractéristique du vivant, c'est qu'il produit du vivant à partir de lui-même. Quand la pensée de Pâques se répandit au sein de la chrétienté dans les premiers siècles chrétiens, les âmes étaient encore assez réceptives pour éprouver une impression puissante au spectacle du tombeau du Christ, au spectacle de l'entité se levant du tombeau et désormais unie à l'humanité. Les âmes pouvaient encore vivre intérieurement avec force ce qu'elles trouvaient présenté devant elles dans cette puissante image. Et cette expérience intérieure était une réalité dans la vie de l'âme. Seul est une réalité dans la vie de l'âme humaine ce qui vraiment saisit cette âme tout comme le monde extérieur, le monde sensible, saisit les sens. Les hommes se sentaient transformés par la contemplation de la mort et de la résurrection du Christ. Ils se sentaient transformés dans leur âme comme on peut sentir que vous changent les événements d'ordre physique dans le cours de la vie sur Terre.

L'être humain est transformé, vers la septième année, par le changement de dentition, il l'est vers la quatorzième, quinzième année par la puberté. Ce sont des transformations qui s'opèrent dans le corps. Contemplant la pensée de Pâques, les premiers chrétiens se sentaient transformés dans leur être intérieur, dans leur âme. Ils se sentaient ainsi élevés d'un degré de l'humain à un degré supérieur.

Cette force, cette puissance, la pensée de Pâques l'a perdue au cours des temps. Et elle ne peut la recouvrer que si ce qui ne peut pas être compris d'après les lois de la nature, la Résurrection, retrouve une réalité dans le cadre d'une science spirituelle, d'une science qui conçoit le spirituel. Mais l'esprit ne peut devenir une réalité que s'il est non pas saisi simplement en idées abstraites, mais conçu dans une relation vivante qui l'unisse aussi au monde offert aux sens.

Celui qui prétend ne garder de l'esprit que sa forme abstraite, celui qui dit par exemple qu'on ne doit pas le tirer vers le bas en le faisant descendre dans le monde physique, dans le monde sensible, celui-là devrait logiquement partir de l'idée que c'est défigurer l'entité divine que la représenter créant le monde. Car on ne conçoit le divin dans sa grandeur et dans sa puissance que lorsque, au lieu de le transporter au-delà du sensible, on lui reconnaît la force d'agir au sein de ce sensible, de le pénétrer de sa force créatrice. C'est avilir la notion de divin que l'évacuer en le transportant dans les hauteurs de l'abstraction, dans des nuées inaccessibles. Et l'on ne vivra jamais dans les réalités spirituelles si l'on ne saisit le spirituel que sous sa forme abstraite, si l'on est incapable de le mettre en rapport avec tout le cours de l'univers tel qu'il s'offre à nous.

Le cours de l'univers se présente à nous pour notre vie terrestre de façon telle que cette vie terrestre englobe un

certain nombre d'années, que ces années présentent en un rythme régulier le retour de certains événements – j'ai déjà indiqué cela hier. Au bout d'une année, nous revenons à peu près aux mêmes phénomènes météorologiques, à la même position du Soleil, etc. Le cours de l'année est en quelque sorte quelque chose qui s'insère rythmiquement dans notre vie terrestre. Ce cours de l'année représente, nous l'avons vu hier, l'inspiration et l'expiration de l'âme et de l'esprit de la Terre par la Terre elle-même. Si nous nous remémorons les quatre moments principaux de ce processus respiratoire de la Terre, comme nous les avons fait hier paraître devant nos âmes, nous devons dire que le temps de la fête de Noël représente pour nous celui où la Terre retient son souffle, où elle a entièrement aspiré son âme et son esprit. Dans les profondeurs de la Terre repose maintenant tout ce qu'elle avait épanoui durant la saison d'été pour que le cosmos vienne l'animer. Tout ce qui s'ouvrait et s'offrait aux forces cosmiques durant la saison d'été, la Terre l'a aspiré, et au temps de Noël cela repose dans ses profondeurs. Mais l'homme ne vit pas dans les profondeurs Terrestres, il vit physiquement sur la surface de la Terre. Dans son âme et dans son esprit il ne vit pas non plus dans les profondeurs de la Terre, il vit à proprement parler avec l'environnement de la Terre. Il vit aussi dans son âme et dans son esprit avec l'atmosphère qui entoure la Terre.

C'est pourquoi la science ésotérique a toujours reconnu que ce qu'il y avait d'essentiel dans la Terre au moment du solstice d'hiver, au moment de Noël, était quelque chose de caché dans un premier temps, quelque chose que les forces dont l'homme dispose habituellement pour connaître ne sauraient percevoir et qui relève du domaine ésotérique des Mystères. Et dans tous les temps anciens qui connurent quelque chose d'analogue à

notre fête de Noël, il était admis que ce qui se passe avec la Terre à Noël ne pouvait être compris que par l'initiation à la connaissance mystérique, par l'initiation à ce qu'en Grèce on appelait encore les Mystères chthoniens². Par cette initiation, l'être humain devenait en quelque sorte étranger à l'environnement terrestre où il vit avec sa conscience ordinaire, et cela à tel point qu'il s'immergeait dans quelque chose où il ne pouvait pas plonger avec son corps physique : plongeant dans le monde de l'âme et de l'esprit, il connaissait alors ce qu'il advient de la Terre au cœur de l'hiver par le fait qu'elle aspire en elle son esprit et son âme. Et il apprenait alors par cette initiation aux Mystères qu'au solstice d'hiver la Terre devient tout particulièrement réceptive à la pénétration par les forces lunaires. Tel était le secret – si je puis m'exprimer dans le sens d'aujourd'hui –, le secret de Noël des anciens Mystères : au temps de Noël on apprenait à connaître le mode selon lequel la Terre, parce qu'elle est imprégnée et pénétrée de son âme et de son esprit, devient particulièrement réceptive à l'action des forces lunaires qui ont pénétré en elle.

Il y eut par exemple certaines époques de l'Antiquité où l'on déniait toute connaissance de l'art de guérir à qui-conque n'était pas initié aux Mystères de l'hiver et ne comprenait pas comment la Terre, en retenant son haleine, était particulièrement réceptive aux effets des forces lunaires, comment elle pénètre à ce moment plus qu'à tout autre les plantes de forces de guérison, faisant ainsi tout autre chose du monde végétal, mais aussi du monde des animaux inférieurs.

On ressentait l'initiation au Mystère de Noël comme une descente dans les profondeurs de la Terre. Mais à cette initiation on associait encore autre chose, quelque chose qu'en un certain sens on éprouvait comme un danger

pour l'entité humaine. Ce qu'on se disait alors revenait à ceci : lorsque l'on contemple avec un véritable amour, en emplissant sa conscience de cette contemplation, les forces de la Lune qui à Noël vivent dans la Terre, on entre alors dans un état de conscience dans lequel il faut être intérieurement très fort, où il faut s'être considérablement fortifié pour pouvoir soutenir le choc des forces ahrimaniennes qui vous heurtent de toutes parts et qui vivent dans la Terre du fait même que celle-ci a reçu en elle les effets des forces lunaires. Et c'est seulement dans la vigueur que l'on développait dans son âme et dans son esprit pour briser la résistance de ces forces, c'est dans cette seule vigueur que l'on voyait pour l'être humain le moyen de supporter à la longue son existence terrestre.

Mais ensuite, quelque temps après la célébration de ces Mystères de Noël, les maîtres réunissaient leurs disciples et leur communiquaient en une manière de révélation ce qui suit : Certes, voir clair, avec sa pleine conscience, dans ce qui est à l'œuvre au solstice d'hiver à l'intérieur de la Terre, on le peut par l'initiation ; mais avec la venue du printemps, avec la croissance dans le monde végétal, monte des profondeurs de la Terre l'influence des puissances ahrimaniennes, et cette influence pénètre tout ce qui croît, tout ce qui bourgeonne – elle pénètre également l'homme lui-même. À l'époque où des forces divines étaient encore données à l'homme, comme elles lui étaient données au commencement de la Terre, cet héritage divin venu des origines permettait aux hommes de soutenir le choc des puissances ahrimaniennes qui se répandaient ainsi sur l'humanité durant le temps de la lune d'hiver. Mais – ainsi s'exprimaient les initiés parlant à leurs disciples – l'humanité connaîtra un temps où les forces lunaires que la Terre prend en soi à la saison d'hiver feront perdre aux hommes la conscience du spirituel.

Avec la croissance et la montée des végétaux au printemps, ce sera comme une ivresse qui engourdira l'humanité, l'empêchant de percevoir le spirituel, lui enlevant la conscience que le spirituel puisse même exister. Si l'humanité ne trouve pas la possibilité de résister à ces forces enivrantes, elle sera vouée à la Terre et incapable de poursuivre avec la Terre son développement vers des états supérieurs à venir de l'évolution. – Les initiés peignaient sous de sombres couleurs l'âge qui devait s'ouvrir avec le XV^e siècle, où l'humanité trouverait certes sa grandeur dans les pensées abstraites et mortes, mais où elle ne pourrait redevenir capable de percevoir l'esprit qu'au prix de forces nouvelles, afin de vaincre au moyen de la force spirituelle personnelle que les hommes pourront développer ces forces enivrantes qui montent de la Terre.

Lorsque nous nous représentons tout cela, nous nous transportons dans le contexte que constituent le cycle naturel de l'année et ce qui vit dans la réalité spirituelle. Nous rétablissons le lien entre ce qui autrement serait abstraction et réflexion pures d'une part, et d'autre part le déroulement des choses dans la nature perceptible aux sens, ce déroulement tel qu'il s'offre à nous par exemple aux différentes saisons.

L'opposé de ce Mystère de Noël, c'est, au solstice d'été, le Mystère de la Saint-Jean. À ce moment, la Terre a expiré tout son souffle. Son âme et son esprit sont entièrement adonnés aux puissances supraterrrestres, aux puissances cosmiques. Alors l'âme et l'esprit de la Terre prennent en eux tout ce qui est extraterrestre. Tout comme pour le Mystère de Noël, les initiés d'autrefois disaient à propos du Mystère de la Saint-Jean – l'expression est bien entendu moderne, mais il a toujours existé pour ces Mystères des formes anciennes d'expression – qu'il est nécessaire, pour pénétrer les Mystères de la Saint-Jean,

c'est-à-dire les mystères des cieux, d'acquérir l'initiation. Car l'homme appartient à l'environnement terrestre ; en tant qu'homme terrestre, sa sphère n'est ni l'intérieur de la Terre, ni les hauteurs des cieux. C'est pourquoi il faut qu'il soit initié aux mystères des profondeurs pour connaître les mystères des hauteurs.

Le Mystère de Pâques et le Mystère de la Saint-Michel, le Mystère de l'automne – lequel, je l'ai dit, ne revêtra sa véritable signification que dans un temps qui nous apparaît, par rapport au nôtre, comme l'avenir –, ces deux Mystères furent regardés comme des Mystères dans lesquels les profondeurs et les hauteurs se font équilibre.

Le Mystère de Pâques entra dans toute sa grandeur dans l'évolution grâce au Mystère du Golgotha. Il fut compris à l'époque où, comme je l'ai dit, les vestiges de l'ancienne clairvoyance étaient encore présents. L'homme pouvait encore s'élever dans son âme jusqu'au Christ ressuscité. C'est pourquoi ce Mystère fut incorporé à un culte qui était non pas initiatique, mais destiné à l'humanité en général : il fut incorporé au culte de la messe, à la célébration de la messe. Mais à mesure que régressait l'ancienne clairvoyance, le sens du Mystère de Pâques se perdit. N'est-ce pas, lorsqu'on se met à discuter une chose, c'est qu'on ne la comprend plus. Toutes les discussions qui se sont instaurées après le premier siècle du christianisme sur la manière de concevoir la pensée de Pâques ont leur source dans l'impossibilité où l'on se trouva de comprendre directement, tout naturellement, la pensée de Pâques.

Souvent déjà nous avons pu appliquer également à la pensée de Pâques les connaissances que nous apporte la science anthroposophique de l'esprit. Et ce qui est l'essentiel, c'est que cette investigation spirituelle anthroposophique attire l'attention sur des formes de vie que

n'épuise pas la vie dans le monde sensible entre la naissance et la mort; qu'en face de ce qu'il est possible d'investiguer au moyen des sens elle place en effet ce qui est investigable au moyen de l'esprit, rendant compréhensibles les voies par lesquelles le Christ pouvait avoir commerce avec ses disciples, même après que son corps physique s'en fut allé en poussière. La pensée de la Résurrection redevient vivante à la lumière de l'investigation spirituelle; mais elle ne devient pleinement saisissable que si on l'allie à son pôle opposé.

Que représente donc au juste cette pensée de la Résurrection? L'entité du Christ est descendue des hauteurs spirituelles, elle s'est immergée dans le corps de Jésus, elle a vécu sur terre dans ce corps, introduisant ainsi en quelque sorte les forces du monde extraterrestre dans la sphère terrestre; et le résultat fut qu'à partir de ce moment, à partir de l'événement du Mystère du Golgotha, ces forces supraterrrestres se trouvèrent unies à celles de l'évolution de l'humanité. Depuis lors, ce que les hommes des temps anciens ne pouvaient contempler qu'au dehors, dans les lointains de l'univers, peut être ressenti à présent sur terre, au sein de l'évolution de l'humanité. Après la Résurrection, le Christ s'est uni à l'humanité; désormais il ne vit plus seulement dans les hauteurs, il vit au cœur de l'existence terrestre, il vit dans l'évolution, dans le courant de l'évolution humaine.

Cet événement doit avant tout être considéré non seulement du point de vue terrestre, mais aussi du point de vue supraterrrestre. On peut dire ceci : il ne faut pas seulement considérer le Christ descendant des mondes célestes, gagnant la Terre et devenant homme, le Christ donné aux hommes par conséquent; il faut aussi, considérant cet événement, voir le Christ quittant le monde spirituel et descendant sur la Terre. Les hommes virent en

quelque sorte le Christ arriver dans leur domaine. Les dieux virent le Christ quitter le monde céleste et descendre au sein de l'humanité. Pour les hommes ce fut l'apparition du Christ, pour certains êtres spirituels sa disparition. Et en passant par la Résurrection, il apparut, dirais-je, à certains êtres spirituels du monde extraterrestre, brillant à partir de la Terre comme une étoile qui maintenant, de la Terre, rayonne dans le monde spirituel. Des entités spirituelles enregistrent le Mystère du Golgotha en disant : Depuis la Terre, une étoile a commencé à projeter sa lumière dans le royaume de l'esprit. – Et ces entités ressentirent comme un fait d'importance fondamentale pour le monde spirituel que le Christ soit descendu dans un corps humain et que dans ce corps il ait connu la mort. Car en connaissant ainsi la mort, il a pu immédiatement après entreprendre quelque chose que le chœur divin dont il avait fait partie n'avait pas pu entreprendre.

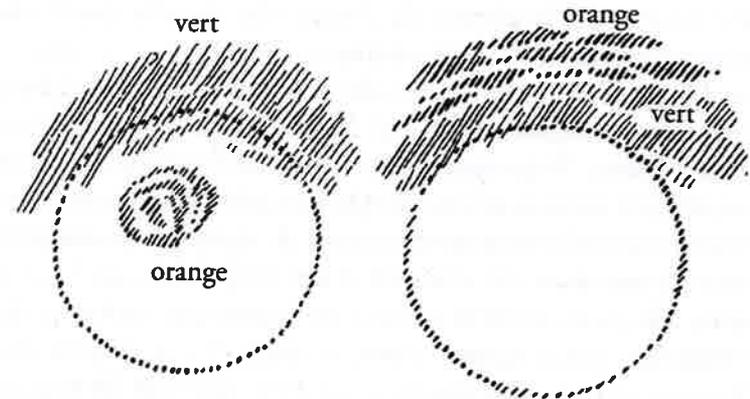
À ce chœur divin s'opposait en effet ce que dans les temps anciens on appelait les Enfers. Or l'influence efficace de ces entités spirituelles connaissait une limite, elle s'arrêtait aux portes des Enfers. Ces entités spirituelles agissaient sur l'être humain. Les forces de l'homme pénètrent aussi, dans une certaine mesure, dans les Enfers; qu'est-ce à dire, sinon qu'elles entrent subconsciemment dans le monde des forces ahrimaniennes à la saison d'hiver, ainsi qu'au moment où ces forces montent de la Terre au printemps? Les êtres spirituels divins ressentirent ces forces comme un monde en face de leur propre monde. Ils les voyaient monter de la Terre et les ressentaient comme un monde source d'extraordinaires difficultés; mais ils n'étaient en liaison avec ce monde que par le détour de l'être humain; ils ne pouvaient en quelque sorte qu'avoir la vision de ces forces. En descendant sur

terre, en devenant lui-même homme, le Christ put descendre dans le domaine de ces forces ahrimaniennes et les vaincre, ce qu'exprime le Credo quand il parle de la descente aux Enfers.

Cela nous donne le pôle à l'opposé de la Résurrection. Ce que le Christ a fait pour l'humanité, c'est que, descendant des hauteurs divines, revêtant forme humaine, il a été placé dans la situation de vraiment descendre dans le domaine aux dangers duquel l'homme est exposé et dans lequel, aux époques antérieures, les dieux qui ne s'étaient pas exposés à la mort dans un corps d'homme ne pouvaient descendre. Par là il a, à sa manière, remporté la victoire sur la mort; à cela s'ajouta, dirais-je – c'est le pôle à l'opposé de cette descente aux Enfers –, l'ascension dans le monde spirituel, bien que le Christ fût demeuré présent sur Terre : cela parce que le Christ s'était uni à l'humanité de telle sorte qu'il était descendu jusqu'au domaine des forces ahrimaniennes, auxquelles l'humanité est exposée. Pendant les saisons d'hiver et de printemps il a pu conquérir pour les hommes ce qui, descendant des régions célestes, agit dans la Terre de la Saint-Jean à l'automne. Ainsi voyons-nous réunies dans la pensée de Pâques la descente dans les régions infernales, et, par le moyen de cette descente, la conquête des régions célestes au bénéfice de l'évolution humaine à venir.

Il faut comprendre tout cela pour saisir dans son vrai sens la pensée de Pâques. Mais que serait cette pensée si elle ne pouvait devenir vivante! Dans les temps anciens, il ne fut possible d'unir un sentiment juste à l'idée du solstice d'hiver que parce qu'on connaissait l'autre pôle, la pensée de la Saint-Jean. Faisons un schéma : si l'on avait l'élément terrestre avec sa nature hivernale cachée dans les profondeurs (*en orange sur le croquis*), on avait son correspondant dans ce qui se trouvait à la saison d'été dans les

hauteurs supraterrrestres (*en orange*), l'un et l'autre éléments étant hors d'atteinte sans l'initiation, mais reliés l'un à l'autre par ce qui se trouvait dans l'atmosphère de la Terre (*en vert*).



La Noël appelle la Saint-Jean, la Saint-Jean appelle la Noël. L'action des forces ahrimaniennes ferait perdre à l'être humain sa souplesse d'être vivant s'il ne pouvait pas être exposé aux puissances dissolvantes des êtres lucifériens, qui redonnent des ailes à la pensée; ainsi l'homme n'est pas condamné à la sclérose, il peut se dégeler sous l'action de la lumière.

L'humanité ne possède tout d'abord dans son évolution que ce seul pôle, celui de Pâques, et ce pôle de Pâques a cessé d'être vivant. La fête de Pâques n'est plus vivante dans l'être intérieur de l'homme. Elle ne retrouvera vie que si on peut la penser en se disant : par ce que la descente aux Enfers exprime symboliquement – ce qui en réalité peut être compris comme la Résurrection –, un contrepois a été donné à l'homme, équilibrant ce qui devait nécessairement venir, savoir l'ankylose des facultés de vision spirituelle, la mort au sein de la vie terrestre. Le

Christ Jésus voulait prophétiquement prémunir les hommes contre ce qui devait venir : l'homme durant la vie sur terre entre naissance et mort oubliant le supraterrrestre, la réalité spirituelle, au point de mourir en quelque sorte à l'esprit. En face de cette mort de l'homme dans sa vie terrestre : la pensée de Pâques, la victoire de la vie supraterrrestre sur la vie terrestre.

D'un côté il y a ceci : de sa vie préterrestre, l'être humain descend sur terre. Mais à l'époque qui s'est ouverte avec la première moitié du XV^e siècle, l'homme vivant sur terre oubliera de plus en plus dans la vie terrestre son origine supraterrrestre, il mourra en quelque sorte à son âme. Il y a cela d'un côté. Mais de l'autre ceci : il y eut un être céleste, un esprit qui, agissant du haut des cieux jusque dans la Terre, posa devant les hommes l'image contraire : un être spirituel descendu dans un corps humain et qui, par la vertu de sa propre entité, a fait dans la Résurrection entrer parmi les hommes les forces spirituelles supraterrrestres. En souvenir de cet acte nous avons la fête de Pâques : en une image, elle évoque devant les hommes la mise au tombeau du Christ Jésus, la Résurrection du Christ Jésus.

Il a été mis au tombeau, puis est ressuscité – c'est cela, la pensée de Pâques ; c'est la pensée de Pâques telle qu'elle s'introduit dans la sagesse cosmique. – Regarde-toi, ô homme ! Tu descends des mondes supraterrrestres ; le danger te menace de mourir à ton âme dans la vie terrestre. Mais voici que le Christ apparaît, qui fait voir à tes yeux comment l'esprit des hauteurs, où sont aussi tes racines, comment cet esprit triomphe de la mort. C'est là, devant toi, dans la plus grandiose des images qui aient jamais pu être placées devant les hommes : la mise au tombeau du Christ Jésus, la Résurrection du Christ Jésus. Il a été mis au tombeau. Il est ressuscité et il est apparu à ceux qui pouvaient le voir.

Mais les âmes paralysées ne peuvent plus rendre vie à cette image. Où peut-elle encore retrouver vie dans les forces de l'âme paralysées comme elles le sont maintenant ? La foi traditionnelle permet encore à l'homme de porter le regard sur ce que le temps de la fête de Pâques lui donne : l'image grandiose de la mise au tombeau et de la Résurrection. Mais par la force intérieure de l'âme, il ne peut plus rien rattacher de lui-même à cette pensée de Pâques, à la pensée de la mise au tombeau et de la Résurrection. Il faut qu'à partir de la connaissance spirituelle il rattache à nouveau quelque chose à cette image. Et cela ne peut être rien d'autre que ceci : oui, il est possible à l'homme de faire arriver jusqu'à lui la connaissance de l'esprit et de comprendre alors l'autre pensée. Plaçons-la devant nous, afin de la graver profondément dans notre âme, cette autre pensée !

Pensée de Pâques : il a été mis au tombeau, il est ressuscité. – Plaçons devant nous l'autre pensée, à laquelle il faudra qu'un jour l'humanité accède : il est ressuscité et il peut, sans inquiétude, être mis au tombeau. – Pensée de Pâques : il a été mis au tombeau, il est ressuscité. – Pensée de la fête de la Saint-Michel : il est ressuscité et il peut, sans inquiétude, être mis au tombeau.

La première pensée, la pensée de Pâques, se rapporte au Christ, la seconde se rapporte à l'homme, à l'homme qui précisément comprend la force de la pensée de Pâques : quand l'homme est entré dans la vie terrestre de l'époque présente, où meurent l'âme et l'esprit qui sont en lui, son âme peut, par la connaissance spirituelle, ressusciter ; alors il devient vivant entre sa naissance et sa mort, il redevient intérieurement vivant dans la vie terrestre. Cette renaissance intérieure, ce réveil intérieur, il faut que l'homme les comprenne au moyen de la science de l'esprit ; alors il sera sans crainte mis au tombeau, le

tombeau par lequel autrement il serait dévolu aux puissances ahrimaniennes qui agissent à l'intérieur du domaine terrestre au moment du solstice d'hiver.

Et la fête dont le contenu est cette pensée : il est ressuscité et il peut, sans inquiétude, être mis au tombeau –, il faut que le temps de cette fête soit celui où les feuilles commencent à jaunir, à tomber des arbres, lorsque les fruits mûrissent et que le soleil détient la puissance d'amener à maturité la végétation luxuriante du printemps, mais aussi de la faire se faner et se pencher vers l'intérieur de la Terre : le temps où ce qui se développe sur terre commence à devenir le symbole du tombeau.

Si nous plaçons la fête de Pâques au moment de l'année où la vie commence à jaillir du sol, où les forces de croissance atteignent leur apogée, l'autre fête, celle qui contient cette pensée : il est ressuscité et il peut, sans inquiétude, être mis au tombeau –, nous devons la placer au moment où tout se flétrit dans la nature, où dans la nature tout évoque la tombe, où aux âmes des hommes peut s'offrir le symbole du tombeau. Alors s'éveille en l'homme la pensée de Michaël : cette pensée qui ne s'adresse pas comme la pensée de Pâques, dans les premiers siècles du christianisme, à la contemplation. En ce temps-là la contemplation s'orientait vers le Christ mis au tombeau et ressuscité. Dans la contemplation, l'âme s'emplissait de ses forces les plus intenses, elle était rendue forte. En revanche, dans la pensée de la fête de l'équinoxe d'automne, il faut que l'âme sente sa force dans un appel non à la contemplation, mais à la volonté : Accueille en toi la pensée de Michaël qui triomphe des puissances ahrimaniennes, cette pensée qui te donne la force d'acquérir sur terre la connaissance de l'esprit, afin que tu puisses vaincre les puissances de mort.

De même que la pensée de Pâques s'adresse à la contemplation, de même cette pensée de Michaël s'adresse aux puissances de la volonté : prendre en soi la force de Michaël, c'est-à-dire prendre en soi la force de la connaissance spirituelle et la faire entrer dans les forces de la volonté. Et ainsi la pensée de Pâques peut devenir vivante, l'âme et l'esprit accéder directement à cette pensée; de même que la pensée de la Saint-Jean fut ressentie en polarité avec celle de Noël, maintenant la pensée de Michaël, de la fête de la Saint-Michel à la saison d'automne, est ressentie en polarité avec la pensée de Pâques. De même que, par la vie intérieure qu'elle porte, la pensée de Noël a suscité six mois plus tard la pensée de la Saint-Jean, ainsi doit faire la pensée de Pâques pour celle de Michaël. Il faut que l'humanité acquière une maturité ésotérique qui lui permette de ne plus penser uniquement de façon abstraite, mais avec un tel sens du concret qu'elle retrouve le don de créer des fêtes. Alors elle deviendra capable de relier à nouveau le cours des phénomènes sensibles à quelque chose de spirituel.

Toutes nos pensées restent abstraites. Aussi grandioses soient-elles, aussi profondes : si elles restent abstraites, elles ne pourront pas pénétrer la vie. Aujourd'hui, alors qu'il est question de placer la fête de Pâques un jour quelconque de l'année fixé abstraitement et non plus selon les constellations, aujourd'hui, alors que toute connaissance supérieure s'est obscurcie, où la pensée ne peut plus établir le lien entre les forces morales et spirituelles d'une part et les forces du monde physique et naturel d'autre part, aujourd'hui il faut que s'éveille à nouveau en l'homme la force capable de relier directement le phénomène sensible à quelque chose de spirituel.

En quoi consistait donc la force spirituelle qui permettait à l'homme d'instaurer des fêtes en fonction du cours

des phénomènes annuels? C'était la force spirituelle des origines. Aujourd'hui les hommes peuvent continuer à célébrer des fêtes au nom de l'ancienne tradition, mais il faut que l'humanité acquière à nouveau la force ésotérique de faire dire d'elle-même à la nature quel est son message spirituel en fonction de ce qui se déroule en elle. Il faut trouver la possibilité de concevoir la pensée automnale de Michaël comme la fleur de la pensée de Pâques. Alors que cette dernière est l'émanation de la fleur offerte à nos regards, il faut que la fleur de la pensée de Pâques, la pensée de Michaël, puisse, émanation du flétrissement dans le monde physique, trouver sa place dans le cours de l'année.

Il faut que les hommes réapprennent à unir dans leur pensée le spirituel avec le cours annuel de la vie dans la nature. Aujourd'hui il n'est pas seulement permis à l'homme de se livrer à des considérations d'ordre ésotérique; il est nécessaire qu'il acquière la capacité d'œuvrer dans le sens de l'ésotérisme. Mais cela ne redeviendra possible que si les hommes sont en mesure de donner à leurs pensées une vie si concrète qu'ils ne penseront pas seulement en s'écartant du monde des phénomènes, mais en unissant leur pensée avec le cours de ce qui advient dans la nature, avec les feuilles qui se fanent, avec les fruits qui mûrissent, une pensée aussi michaélique qu'était une pensée pascalle celle qui s'unissait aux plantes en fleurs, aux plantes gonflées de vie, à la floraison épanouie.

Lorsque l'on saura penser avec le cours de l'année, alors se mêleront aux pensées les forces qui feront que l'homme dialoguera à nouveau avec les forces spirituelles divines qui se manifestent à partir des étoiles. Les hommes sont allés chercher dans les étoiles la force de fonder des fêtes qui ont une valeur pour l'être intérieur de l'homme. Il faut qu'ils instituent des fêtes en vertu d'une

force intérieure de nature ésotérique. Alors, trouvant la véritable atmosphère intime de la fête, ils pourront à nouveau, inspirés par le dialogue avec les plantes qui se fanent et les fruits qui mûrissent, avec la Terre qui meurt, dialoguer avec les dieux et rattacher l'existence humaine à celle des dieux. La pensée juste de Pâques sera retrouvée lorsqu'elle sera si vivante que d'elle-même elle pourra faire naître la pensée de Michaël.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, lundi de Pâques, 2 avril 1923

Nous ne devons pas sous-estimer l'importance qu'il y a pour l'humanité à orienter toute son attention vers le temps de chaque fête cardinale. Si à l'époque présente la célébration des fêtes religieuses est plutôt affaire d'habitude, il n'en fut pas toujours ainsi; il y eut des époques où la conscience des hommes s'unissait à tout le déroulement de l'année; au début de l'année, ils se sentaient pris dans le cours du temps au point de se dire : Nous connaissons en ce moment un certain degré de chaleur ou de froid, telles ou telles conditions atmosphériques, flore et faune en sont à tel ou tel point de leur croissance. – Et ils participaient aux transformations, aux métamorphoses progressives que connaît la nature. Tandis que leur conscience s'unissait aux phénomènes naturels, ils participaient à tout cela en orientant en quelque sorte leur conscience vers le temps d'une fête donnée, disons par exemple qu'au début de l'année, en raison de ce qu'ils resentaient en liaison avec la fin de l'hiver, ils s'orientaient vers le temps de Pâques; ou bien en automne, avec la vie qui s'éteint, vers le temps de Noël. Les âmes alors s'emplissaient des sentiments qui s'exprimaient précisément dans la manière particulière dont on se situait par rapport aux fêtes.

Ainsi on participait au déroulement de l'année, et cette participation était en réalité une spiritualisation de ce qu'autour de soi non seulement on voyait et entendait, mais aussi vivait avec tout son être. Le cours de l'année

était vécu comme le déroulement d'une vie organique, de même que par exemple chez l'être humain, quand il est enfant, on met les manifestations de l'âme enfantine en relation avec les mouvements malhabiles de l'enfant, avec son élocution imparfaite. De même que l'on met en relation un certain vécu de l'âme enfantine avec le changement de dentition, d'autres avec des modifications ultérieures du corps, de même on voyait l'esprit à l'œuvre dans les modifications de la nature extérieure. C'était une croissance et une décroissance.

Or tout cela est en relation avec toute la manière dont l'homme, en tant qu'être terrestre, se ressent au sein de l'univers. Aussi peut-on dire ceci : à l'époque où, au début de notre ère, on commença à célébrer le souvenir de l'événement du Golgotha – qui devint ensuite la fête de Pâques –, à l'époque où la fête de Pâques était vécue intensément, où l'on participait au cours de l'année comme je viens de le décrire, l'important était que les hommes avaient le sentiment que leur propre vie était étroitement unie au monde physique et à l'esprit qui l'anime. Ils sentaient que, pour atteindre à la plénitude de leur vie, ils avaient besoin de contempler en esprit la mise au tombeau et la Résurrection, l'image grandiose de l'événement du Golgotha.

Une conscience emplie d'images comme celles-là est pour l'homme une source d'inspirations. Il n'est pas toujours conscient de ces inspirations, mais c'est un mystère de l'évolution de l'humanité que de l'attitude religieuse qui naît de la présence des phénomènes de l'univers résultent des inspirations qui fécondent la vie entière. Disons-nous d'abord que durant une certaine période, pendant le Moyen Âge, les hommes qui orientaient la vie spirituelle étaient les prêtres; c'était à eux qu'il revenait surtout entre autres de régler les fêtes, de donner le ton dans la célébration des

fêtes. Le clergé était au sein de l'humanité le corps constitué qui plaçait les fêtes sous le regard du reste de l'humanité, des laïcs, et qui donnait aux fêtes leur contenu. Par là, le clergé ressentait avec une particulière intensité le contenu de ces fêtes. L'état dans lequel les âmes étaient transportées du fait des inspirations nées de ces fêtes s'exprimait ensuite dans tous les autres aspects de la vie de l'âme.

On n'aurait pas eu au Moyen Âge la scolastique, la philosophie de Thomas d'Aquin³, ni celle d'Albert le Grand⁴ et d'autres scolastiques si cette philosophie, cette conception du monde, avec toutes ses conséquences dans la vie sociale, n'avait pas été inspirée précisément par la pensée maîtresse en honneur dans l'Église, la pensée de Pâques. Dans la contemplation du Christ descendant des hauteurs, qui pour un temps mène sur Terre la vie des hommes et connaît ensuite la Résurrection, était présente l'impulsion de l'âme qui devait aboutir au rapport si particulier entre foi et savoir, entre connaissance et révélation, ce rapport qui est précisément celui de la scolastique. Que soit au pouvoir de l'homme la seule connaissance du monde sensible, que tout ce qui se rapporte au monde suprasensible doive être acquis par le moyen de la révélation, c'était là une conception déterminée pour l'essentiel par la pensée de Pâques, telle qu'elle se rattachait à la pensée de Noël.

Et si le monde d'idées constituant la science actuelle est à son tour exactement et en tous points un résultat de la scolastique, comme je l'ai souvent exposé ici, il faut dire ceci : la connaissance scientifique de l'époque présente est à son insu et pour l'essentiel comme une véritable empreinte de la pensée de Pâques telle qu'elle régna dans les premiers siècles du Moyen Âge, avant de s'affaiblir au cours de l'évolution spirituelle de l'humanité et de

s'estomper vers la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne. Regardons comment la science emploie sous le vêtement des idées ce qui aujourd'hui est répandu partout et domine toute notre civilisation, voyons comment la science applique ses idées : elle les applique à la nature morte. Elle ne croit pas pouvoir s'élever au-dessus de la nature morte. C'est un résultat de l'inspiration suscitée par le regard qui se fixe sur la mise au tombeau. Et aussi longtemps qu'à la mise au tombeau on put associer la Résurrection comme quelque chose vers quoi on levait les yeux, on ajouta la révélation du monde suprasensible à la seule connaissance du monde extérieur procurée par les sens. À mesure que s'imposa l'idée qu'il convenait de poser la Résurrection comme un miracle, inexplicable et par conséquent injustifiable, on laissa de côté la révélation, et avec elle le monde suprasensible. Les idées scientifiques d'aujourd'hui sont, pour ainsi dire, uniquement inspirées par l'idée du Vendredi saint, non par celle du dimanche de Pâques.

Il faut distinguer cette relation profonde : ce qui est inspiré aux hommes, c'est toujours ce que dans l'atmosphère de la fête cardinale ils vivent en face de la nature. Il faut discerner cette relation entre cette source d'inspirations et ce qui s'exprime dans tous les aspects de la vie humaine. D'abord bien saisir quel lien intime existe entre la manière dont les hommes participent au déroulement de l'année et ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent et ce qu'ils veulent ; alors on discerne également combien il serait important de parvenir par exemple à faire de la fête de l'automne, de la Saint-Michel, une réalité ; à faire de cette fête, à partir de ses arrière-plans spirituels, ésotériques, quelque chose qui, passant dans la conscience des hommes, agirait comme une source d'inspirations. Si la pensée de Pâques recevait une coloration nouvelle, parce

qu'à la pensée : Il a été mis au tombeau et Il est ressuscité – s'associerait cette autre pensée, humaine cette fois : Il est ressuscité et il est permis de Le mettre au tombeau sans qu'Il périsse –, si cette pensée de Michaël pouvait prendre vie, quelle immense importance pourrait revêtir un événement de cette nature pour tout ce que les hommes éprouvent, ressentent et veulent ! Comme tout cela pourrait pénétrer l'ensemble des structures sociales et y vivre !

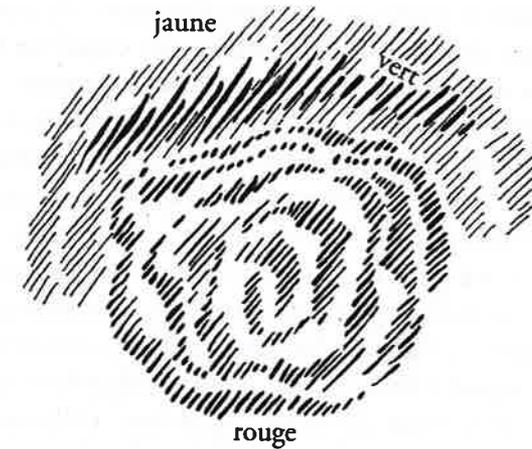
Les hommes espèrent beaucoup d'un renouvellement de la vie sociale ; mais il ne faut rien attendre de toutes ces discussions, pas plus que d'aucune institution qui se réfère au seul monde sensible, extérieur ; un renouvellement ne pourra venir que si une puissante pensée inspiratrice s'empare de l'humanité, la traverse – une pensée par laquelle on sentira, on ressentira le lien direct entre le spirituel et ses valeurs morales d'une part, et d'autre part le sensible dans la nature. Les hommes d'aujourd'hui cherchent la lumière du soleil comme des vers de terre qui vivent sous la surface du sol, dirais-je, alors qu'il faut, pour trouver cette lumière, émerger au-dessus du sol. Toutes les dispositions qu'on prend aujourd'hui, toutes les idées de réforme ne peuvent en réalité mener à rien ; on n'arrivera à rien sinon par le puissant impact d'une impulsion puisée à l'esprit. Car il faut être au clair là-dessus : la pensée de Pâques prendrait une coloration nouvelle si elle trouvait son complément dans la pensée de Michaël.

Considérons de plus près cette pensée de Michaël. Regardant la pensée de Pâques, nous avons à tenir compte du fait que Pâques tombe au moment de l'année où la vie printanière lève et bourgeonne. La Terre alors exhale les forces de son âme, afin que ces forces présentes dans l'environnement de la Terre se pénètrent de ce qui,

venant des astres, entoure la Terre, du monde du cosmique extraterrestre. La Terre exhale son âme. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que certaines entités élémentaires, qui sont dans l'aura de la Terre tout comme l'air ou les forces qui assurent la croissance végétale, unissent leur être propre à l'âme que la Terre exhale – cela dans les régions où règne le printemps. Ces entités élémentaires se fondent et se perdent dans l'âme de la Terre. Elles se désindividualisent, elles perdent leur individualité. Elles se dissolvent dans l'âme collective du globe. Au printemps, et précisément au moment de Pâques, on voit un grand nombre d'êtres élémentaires arrivés au dernier stade de l'existence individuelle qui était la leur durant l'hiver, perdre leurs contours fermes à la manière d'une nuée et se dissoudre dans l'âme collective de la Terre. Je dirais ceci : ces êtres élémentaires étaient, durant la saison d'hiver, au sein de l'âme de la Terre, où ils s'étaient individualisés (*voir le croquis page 50 : hachures vertes dans le jaune*). Avant que Pâques ne vienne, ils sont encore affectés d'une certaine individualité ; ils volent, ils planent en quelque sorte alentour en tant qu'entités individuelles. Durant le temps de Pâques, nous les voyons s'assembler en forme de nuages et constituer une masse indivise à l'intérieur de l'âme de la Terre (*voir le croquis page 51 : hachures vertes dans le jaune*). Mais ce faisant, ces êtres élémentaires perdent jusqu'à un certain point leur conscience. Ils entrent dans un état semblable au sommeil. Certains animaux connaissent un sommeil hivernal ; ces êtres élémentaires connaissent un sommeil estival. Cet état est à son maximum d'intensité au temps de la Saint-Jean, où ils sont complètement endormis. Mais après ils recommencent à s'individualiser et au temps de la Saint-Michel, fin septembre, ils apparaissent déjà au regard, dans le mouvement respiratoire par lequel la Terre réaspire son souffle, comme des êtres distincts.



Or ces êtres élémentaires sont ceux dont l'homme a besoin. De tout cela il n'a certes pas conscience, mais il a néanmoins besoin d'eux pour les unir à lui, afin de pouvoir préparer son avenir. Et l'être humain pourrait unir à lui ces êtres élémentaires si, au moment d'une fête qui tomberait fin septembre, il ressentait d'une façon vivante et qui parle à l'âme comment la nature, aux approches de l'automne précisément, se modifie; s'il pouvait ressentir la vie de la faune et de la flore régresser, certains animaux s'apprêter à chercher leur refuge pour l'hiver, les feuilles revêtir leurs nuances automnales, la nature entière se faner. Certes, le printemps est beau; et il est beau que l'âme humaine puisse ressentir la beauté de la vie printanière dans son jaillissement. Mais pouvoir ressentir également, lorsque les feuilles se décolorent et prennent leurs teintes d'automne, lorsque les animaux se Terrent, pouvoir sentir comment dans la mort progressive du monde sensible l'âme et l'esprit ressuscitent dans un scintillement, pouvoir ressentir comment les feuilles jaunissantes marquent le déclin de la vie, mais comment aussi le monde sensible jaunit afin que dans ce jaunissement le



spirituel en tant que tel puisse vivre, pouvoir ressentir dans la chute des feuilles la montée de l'esprit, l'esprit contre-image du sensible qui s'éteint : c'est là la sensibilité à l'esprit qui à la saison d'automne devrait vivifier l'être humain dans son âme. C'est alors qu'il se préparerait de la manière juste au temps de Noël.

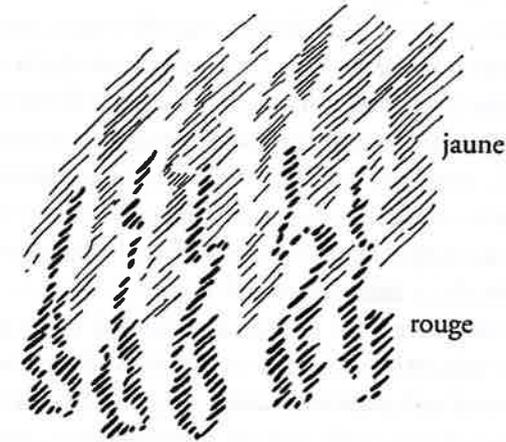
Inspiré par la science anthroposophique de l'esprit, l'homme devrait se pénétrer de cette vérité que sa vie spirituelle sur terre est en relation avec la vie physique déclinante. Tandis que nous pensons, notre matière physique se détruit dans les nerfs. La pensée se libère de la matière qui périt. La genèse des pensées, la lumière dans l'âme quand les idées s'allument, le sentiment naissant dans tout l'organisme d'être apparenté aux feuilles jaunissantes, au feuillage qui se flétrit et à la végétation qui se dessèche, ce sentiment que l'existence spirituelle de l'homme est apparentée à l'existence spirituelle de la nature : voilà qui peut donner à l'homme l'impulsion qui renforce sa volonté, l'impulsion qui dit à l'homme : Pénètre d'esprit ta volonté.

Pénétrant d'esprit sa volonté, l'homme devient alors compagnon de l'action de Michaël sur terre. Et lorsqu'à l'approche de l'automne il vit ainsi avec la nature et qu'il connaît cette communion, qu'il exprime cette communion en donnant à une fête le contenu correspondant, il peut alors vraiment ressentir qu'il apporte son complément à l'atmosphère de Pâques. Mais autre chose encore s'éclaire à ses yeux. Voyez-vous, ce qu'aujourd'hui l'homme pense, ressent et veut, c'est inspiration de l'atmosphère de Pâques, une atmosphère exclusive et qui en outre a perdu de sa force. Cette atmosphère est pour l'essentiel le résultat de la vie naissante, jaillissante, qui fait que tout se dissout dans une sorte d'unité panthéiste. L'être humain est tout adonné à l'unité de la nature, à l'unité de l'univers en général. Telle est bien aujourd'hui chez nous la structure de la vie de l'esprit. On veut tout ramener à une unité. Ou bien on est un adepte du pan-esprit, ou bien on est un adepte de la pan-nature : dans le premier cas on est un moniste spiritualiste, dans l'autre un moniste matérialiste. On englobe tout dans un grand tout indéterminé. Cela relève essentiellement de l'atmosphère de printemps.

Si l'on plonge le regard dans le climat de l'automne avec la montée de l'élément spirituel qui se libère (*en jaune sur le croquis*) tandis que la vie sensible se flétrit et, si je puis dire, retombe goutte à goutte (*en rouge*), alors la perspective s'ouvre sur l'esprit en tant que tel, sur le sensible en tant que tel.

La plante qui croît au printemps renferme en elle dans sa vie florissante cet élément spirituel, mêlé au sensible, le tout constituant une unité. Au contraire, la plante qui se flétrit laisse tomber ses feuilles et l'esprit s'en dégage et monte : on a d'un côté l'esprit, l'esprit invisible, supra-sensible, et de l'autre l'élément matériel qui s'en détache

et tombe. Qu'on imagine un récipient contenant un liquide homogène dans lequel une substance quelconque est en solution ; par un procédé quelconque, on obtient qu'un dépôt se forme, masse trouble qui tombe dans le fond. Les deux éléments jusque-là unis l'un à l'autre, qui formaient un tout, on les a maintenant à part.



C'est le propre du printemps que de tout confondre en une masse indifférenciée, imprécise. Le spectacle qu'offre l'automne à la contemplation, si seulement on sait le regarder, si l'on sait percevoir le contraste avec le spectacle offert par le printemps, il nous rend attentifs à la manière dont d'un côté l'esprit agit et de l'autre le physique, le matériel. Naturellement, il ne faut pas s'arrêter exclusivement à l'un ou à l'autre. La pensée de Pâques en effet ne perd pas de sa valeur si on lui adjoint la pensée de Michaël. On a d'un côté la pensée de Pâques, où tout se présente, dirais-je, dans une sorte de mélange panthéiste, dans une unité. On a ensuite les éléments différenciés, mais la différenciation ne s'accomplit pas d'une manière arbitraire, irrégulière, chaotique. C'est un processus bien

réglé que nous avons, absolument. Représentez-vous ce déroulement cyclique : assemblage, mélange d'éléments les uns dans les autres, naissance d'une unité, puis un état intermédiaire où la différenciation se produit, différenciation complète; puis à nouveau ce qui était différencié se perdant dans l'unitaire, et ainsi de suite. Vous voyez toujours, outre ces deux états, un troisième état : vous voyez là le rythme entre différencié et indifférencié, en quelque sorte rythme entre inspiration du résultat de la différenciation et nouvelle expiration. C'est un rythme que vous voyez, un état intermédiaire, le physique, la matière, puis le spirituel; une interaction du physique-matériel et de l'esprit : l'âme. Dans le déroulement de la vie de la nature, vous apprenez à voir la nature pénétrée par la triade originelle : matière, esprit, âme.

L'important, c'est de ne pas en rester à la rêverie communément répandue selon laquelle il faudrait tout ramener à une unité. À procéder ainsi – que cette unité soit de nature spirituelle ou de nature matérielle –, on ramène tout à l'indétermination de la nuit cosmique. On dit que la nuit tous les chats sont gris; dans le monisme spirituel, toutes les idées sont grises, dans le monisme matérialiste également. Ce ne sont là que différences dans la manière de ressentir les choses. Pour qui voit les choses de plus haut, ce n'est pas cela qui compte. L'important, c'est que les êtres humains que nous sommes puissent s'unir au devenir de l'univers de telle sorte qu'ils soient en mesure de suivre la transition vivante de l'unité à la triade, et de là le retour de la triade à l'unité. Si, apportant de cette façon à la pensée de Pâques le complément de la pensée de la Saint-Michel, nous nous mettons à même de ressentir de façon juste la présence dans tout ce qui existe de la triade originelle, alors nous l'accueillerons dans notre âme, alors nous serons en mesure de comprendre que

toute notre vie repose effectivement sur l'activité et l'interaction de triades originelles. Et puis, si nous avons la fête de Michaël avec les inspirations qu'elle nous apporte, nous aurons pour la fête de Pâques conçue jusqu'à présent trop étroitement, avec les idées qu'elle a inspirées dans le passé – nous aurons une inspiration, une impulsion spirituelle puisée dans la nature; cette impulsion nous permettra d'introduire, dans toute la vie que nous pouvons observer et à laquelle nous pouvons donner forme, l'impulsion de la triarticulation. Et c'est de l'introduction de cette impulsion que dépend uniquement, en dernière analyse, la réponse à cette question : pourrions-nous transformer en forces de renouveau les forces de déclin présentes dans l'évolution de l'humanité?

On aimerait dire que lorsqu'il a été question de l'impulsion de la triarticulation dans la vie sociale⁵, ce fut en quelque sorte une épreuve : la pensée michaélique était-elle déjà assez forte pour que l'on sente qu'une impulsion de cette nature découlait directement des forces qui donnent ses formes à notre temps? C'était une épreuve de l'âme humaine : la pensée michaélique serait-elle assez forte chez un certain nombre d'êtres humains? Eh bien, l'épreuve s'est soldée par un échec. La pensée michaélique n'est pas encore assez forte, ne fût-ce que chez un petit nombre d'êtres, pour être vraiment ressentie dans toute sa force et sa vigueur comme apte à créer des formes adéquates à notre temps. Et il ne sera guère possible d'unir les âmes au service des forces nouvelles de régénération aux forces cosmiques créatrices de formes depuis les origines – comme ce serait nécessaire – si une source d'inspirations comme une fête solennelle de Michaël ne parvient pas à se faire jour, si par conséquent une impulsion créatrice de formes nouvelles ne peut pas monter des profondeurs de la vie ésotérique.

S'il existait dans la Société anthroposophique, au lieu de membres passifs, ne fût-ce qu'un petit nombre de membres actifs, on pourrait se livrer à des réflexions sur une idée comme celle-là. L'essentiel de la Société anthroposophique réside certes dans le fait que des impulsions y sont mises en œuvre, mais que les membres tiennent principalement à prendre part à ce qui se fait; qu'ils orientent bien les forces de leur âme et de leur réflexion vers ce qui se déroule, mais que l'activité de l'âme de chacun ne se lie pas aux impulsions qui traversent notre époque. C'est pourquoi, compte tenu de l'actuelle composition du mouvement anthroposophique, on ne peut évidemment pas dire que ce que j'appelle ici une impulsion ésotérique puisse être envisagé comme facteur d'activité. Mais il faut quand même comprendre comment procède la marche de l'évolution de l'humanité, comprendre que les forces puissantes qui portent l'évolution de l'humanité n'ont pas leur source dans des discours superficiels, mais viennent, aimerais-je dire, de tout autres horizons.

Dans un lointain passé, lorsque les hommes étaient doués d'une clairvoyance originelle, instinctive, on savait cela. On ne faisait pas apprendre alors aux jeunes gens que les éléments chimiques sont au nombre de tant; si on en découvre un nouveau en plus des 75 connus, cela fera 76; si on en découvre un de plus, 77, et ainsi de suite – sans qu'on puisse dire combien on en découvrira encore : le hasard fait qu'on en ajoute un aux 75 existants, un autre aux 76, et ainsi de suite. Dans ce nombre que l'on cite, il n'y a aucune réalité essentielle. Et il en est ainsi partout. Ce qui serait de nature à faire apparaître, par exemple dans la classification systématique en botanique, une sorte de triade, qui cela intéresserait-il aujourd'hui? On découvre genre après genre, espèce après espèce. On

procède par énumération, comme on le ferait pour des haricots ou des cailloux jetés à la volée. Mais le nombre est à l'œuvre dans l'univers, et son action repose sur une réalité essentielle; c'est dans cette réalité qu'il faut voir clair.

Reportons-nous par la pensée dans un passé récent où l'on ramenait ce que l'on connaissait de la substance à la triade Sel, Mercure, Phosphore⁶. On percevait une triade de forces originelles, et que chaque substance isolée que l'on découvrait devait trouver sa place dans l'une des forces de la triade. Et les choses se présentent encore autrement si nous remontons encore plus haut dans le passé, où d'ailleurs, en raison aussi de la localisation des civilisations, il était plus facile de trouver cette relation à la triade; les civilisations de l'Orient en effet étaient plus proches des zones tropicales, ce qui facilitait la tâche de l'ancienne clairvoyance. Mais aujourd'hui il est possible, dans la zone tempérée, de parvenir à ces résultats par la voie d'une clairvoyance exacte et délibérément voulue; mais on veut revenir aux anciennes civilisations! En ces temps-là on n'avait pas la distinction : printemps, été, automne, hiver. Distinguer de cette façon revient, parce qu'on est là en présence du nombre 4, à une simple énumération. S'imaginer le cours de l'année comme dominé par le nombre 4 eût été totalement impossible par exemple à la civilisation de l'Inde ancienne, parce qu'on n'y trouve rien qui rappelle les formes originelles de toute activité.

Lorsque j'écrivis mon ouvrage *la Théosophie*⁷, il ne me fut pas possible d'aligner simplement corps physique, corps éthérique, corps astral, Moi, comme on peut rassembler ces éléments lorsqu'on possède déjà la chose, lorsqu'on la perçoit en profondeur. J'ai dû procéder par groupements ternaires : corps physique, corps éthérique,

corps de sensation; première triade. Puis la triade qui est intimement unie à la première : âme de sensation, âme d'entendement, âme de conscience; puis celle qui est intimement unie à la seconde : soi-esprit, esprit de vie, homme-esprit, trois fois trois, avec une étroite imbrication (*voir le schéma*) par laquelle on obtient le nombre 7. 7, c'est justement 3 fois 3 avec l'imbrication mentionnée. Et c'est seulement lorsqu'on considère l'homme à son stade actuel d'évolution qu'on obtient le nombre 4, qui est, à vrai dire, un nombre d'importance secondaire.

corps physique	}	1	
corps éthérique		2	
corps de sensation		âme de sensation	3
	}	âme d'entendement	4
soi-esprit		âme de conscience	5
esprit de vie		6	
homme-esprit		7	

Si l'on a en vue ce qui est efficient dans les profondeurs de l'être, ce qui revêt des formes, il faut envisager la structuration sous le signe de la triade. C'est pourquoi l'Inde ancienne voyait les choses comme suit : la saison chaude, englobant à peu près les mois d'avril, mai, juin, juillet; la saison humide, englobant à peu près les quatre mois suivants : août, septembre, octobre, novembre; enfin la saison froide, qui serait nos mois de décembre, janvier, février, mars – tout cela approximatif seulement, sans limites rigides en fonction des mois : on peut concevoir des décalages. Mais le cours de l'année était conçu sous le signe de la triade. Et ainsi l'âme humaine ferait

naître en elle la disposition à observer cette triade originelle dans tout ce qui est vivant et actif, mais aussi celle à introduire organiquement cette triade dans le tissu de toutes les productions humaines, de toutes les formes créées par les hommes. On peut bien dire qu'il ne saurait exister d'idées saines sur une vie spirituelle libre, sur la vie juridique, sur la vie sociale et économique, si l'on ne perçoit jusque dans ses profondeurs ce rythme ternaire de l'activité universelle, qui doit également traverser l'activité des hommes.

De nos jours, tout ce qui se réfère à ces réalités passe pour superstition, alors qu'on tient pour haute sagesse de compter purement et simplement : $1 + 1 = 2$, $2 + 1 = 3$, et ainsi de suite. Or ce n'est pas ainsi que la nature procède. Mais si l'on se contente de ne porter attention qu'à un ensemble de forces confondues, par exemple la nature au printemps – ce qu'il ne faut pas négliger de voir, bien entendu! – on ne peut pas retrouver le rythme ternaire. En revanche, lorsqu'on suit tout le cours de l'année, lorsqu'on voit comment le trois s'articule, comment le spirituel et la vie dans le physique, dans la matière, sont présents dans la dualité, et que l'interpénétration rythmée de l'un et de l'autre donne le troisième élément, alors on perçoit ce trois dans l'un, l'un dans le trois, et l'on apprend à percevoir comment l'être humain lui-même peut s'insérer dans cette activité universelle : du trois au un, du un au trois.

Si la pensée d'une fête de Michaël pouvait s'éveiller au point qu'à côté de la fête de Pâques soit instaurée, dans la deuxième moitié du mois de septembre, une fête de la Saint-Michel, si à la pensée de la résurrection du dieu après la mort pouvait être associée celle de la résurrection de l'homme par la force de Michaël, il en résulterait un nouvel état de l'âme, qui serait alors capable de pénétrer

l'univers, de s'unir à lui. Ainsi, par la résurrection du Christ, l'homme trouverait la force de mourir dans le Christ, c'est-à-dire d'accueillir en son âme, durant sa vie terrestre, le Christ ressuscité, afin de pouvoir mourir en lui – ce qui signifie mourir pour trouver non la mort, mais la vie.

Telle est la conscience qui naîtrait dans les profondeurs de l'être sous l'inspiration d'un service consacré à Michaël. On peut parfaitement comprendre que notre époque matérialiste, j'entends : qui est devenue prosaïque et bornée, soit fort éloignée de pareilles idées. Certes, il n'y a rien non plus à attendre de ces idées si elles restent mortes et abstraites. Mais si une telle fête est instaurée avec tout l'enthousiasme d'autrefois, lorsqu'on instituait des fêtes, lorsqu'on avait la force de donner forme à des fêtes, on aura là une source d'inspirations, d'inspirations aussi pour toute notre vie spirituelle et sociale. Alors la vie nous offrira ce dont nous avons besoin : non pas d'un côté les abstractions de l'esprit et de l'autre la nature déspiritualisée, mais une nature habitée par l'esprit, un esprit créant les formes de la nature, l'un et l'autre étant une seule et même chose ; esprit et nature qui à leur tour fondront en une unité religion, science et art, parce que les hommes comprendront alors comment saisir la triade – dans le sens de la pensée michaélique – dans la religion, la science et l'art, afin d'unir ceux-ci d'une manière juste dans la pensée de Pâques, dans les formes que peut créer l'anthroposophie ; laquelle peut agir dans les domaines de la religion, de l'art, de la connaissance, et peut également différencier ce qui relève de la religion et de la connaissance. Ainsi l'impulsion anthroposophique consisterait à ressentir au moment de Pâques l'unité de la science, de la religion et de l'art ; à l'époque de la Saint-Michel, à ressentir comment les trois – qui ont une mère *commune*,

Pâques – deviennent frères et sœurs et se tiennent côte à côte, mais en se complétant réciproquement. Et la pensée de Michaël, qui devrait trouver sa place comme une fête vivante dans le cours de l'année, pourrait inspirer l'ensemble de la vie humaine.

Il faudrait se pénétrer de ces pensées, qui sont de l'authentique ésotérisme, ou du moins commencer par les acquérir par la connaissance. Et si un jour le temps pouvait venir où il y aurait des personnalités effectivement agissantes, ces pensées pourraient effectivement devenir une impulsion qui, l'humanité étant ce qu'elle est, serait seule à même de mettre à la place des forces de déclin des forces de renouveau.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 7 avril 1923

Ces derniers temps, j'ai dû à plusieurs reprises attirer votre attention sur le rapport qui unit le cours de l'année à l'être intérieur de l'homme; pendant les jours de Pâques, j'ai indiqué le rapport existant entre le déroulement de l'année et la célébration des fêtes par les humains. Aujourd'hui, je voudrais remonter en des temps très anciens et, en relation avec les Mystères, ajouter un complément à ce thème; peut-être sera-t-il possible ainsi d'approfondir tel ou tel aspect des exposés précédents.

Les solennités réparties sur le cours de l'année constituaient vraiment pour les hommes d'un lointain passé une partie de leur vie. Nous savons qu'en ce temps-là la conscience humaine s'exerçait tout autrement qu'aux époques ultérieures. On aimerait dire qu'elle était d'un caractère apparenté au rêve. Et de ce caractère de rêve procédaient les connaissances acquises par la conscience de l'homme, par son âme, qui prirent ensuite la forme des mythes, qui devinrent la mythologie. Grâce à cette conscience de rêve, douée, peut-on dire aussi, d'une clairvoyance instinctive, le regard de l'homme descendait plus profondément dans les réalités spirituelles présentes autour de lui. Du fait précisément que les hommes prenaient ainsi intensément part non seulement aux activités perceptibles de la nature, comme c'est le cas aujourd'hui, mais encore aux faits d'ordre spirituel, ils étaient plus que nous adonnés aux phénomènes qui jalonnent le cours de l'année, à la manière différente dont la nature est à

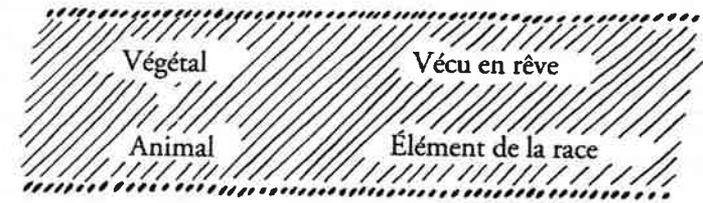
l'œuvre au printemps et en automne. J'ai déjà tout dernièrement attiré votre attention là-dessus.

Aujourd'hui, je vais vous apporter quelques indications d'une autre nature; elles concernent le fait que la fête du plein de l'été, qui devint plus tard notre fête de la Saint-Jean, et la fête célébrée au cœur de l'hiver, notre actuelle fête de Noël, étaient célébrées en relation avec l'enseignement des anciens Mystères. Mais ici, il doit nous être bien clair que l'humanité de ces anciennes époques de la Terre n'en était pas encore arrivée comme nous à la pleine conscience du Moi. Dans une conscience de rêve, il n'y a pas de pleine conscience du Moi; en l'absence de cette conscience, les hommes ne perçoivent pas non plus ce dont l'humanité actuelle est si fière. Les hommes de ce temps ne percevaient pas ce qui vivait dans la nature morte, dans la nature minérale.

Gardons bien présent à l'esprit que la conscience de ces hommes ne se déroulait pas en pensées abstraites; elle vivait dans les images – c'était en effet une conscience de rêve. Par là, les humains participaient beaucoup plus intensément que nous à la vie des plantes, à l'être des plantes au moment de la croissance printanière. Ils ressentaient, pourrait-on dire, le flétrissement des feuilles, leur chute à l'automne, tous les phénomènes de mort dans le monde végétal; ils ressentaient profondément aussi les modifications dans le monde animal tout au long de l'année, et ils avaient un autre sentiment de tout leur entourage lorsque l'air était traversé du vol des papillons et du bourdonnement des abeilles. Ils sentaient en quelque sorte leur vie d'êtres humains à l'unisson de celle de la faune et de la flore. Quant au minéral, au monde inanimé autour d'eux, non seulement ils ne lui portaient aucun intérêt, mais ils n'en avaient pas une véritable conscience. Tel était l'un des aspects de cet ancien état de conscience.

L'autre aspect, c'est que l'humanité d'alors n'éprouvait pas non plus d'intérêt pour la forme humaine en général. Il est aujourd'hui bien difficile de se représenter quel était le sentiment de l'être humain à cet égard; il reste qu'en général ces hommes n'avaient pas d'intérêt marqué pour la forme humaine telle qu'elle se dessine dans l'espace. En revanche, ils nourrissaient un puissant intérêt pour tout ce qui relève de la race. Et plus on remonte dans les anciennes civilisations, moins la forme humaine présente d'intérêt pour la conscience de ces hommes, plus grand par contre est leur intérêt pour la couleur de la peau, pour le tempérament propre à la race. C'est cela que ces hommes regardent. D'un côté ils n'ont pas d'intérêt pour ce qui est mort, pour le minéral, de l'autre pas d'intérêt pour la forme humaine. Ils avaient de l'intérêt, je le répète, pour les éléments raciaux, pas pour l'être humain en général, ni non plus pour la forme visible de l'homme.

Cette situation, les grands maîtres des Mystères la prenaient comme un fait. Ce qu'ils en pensaient, je vais vous le faire comprendre à l'aide d'un schéma. Ils se disaient : Les hommes ont une conscience de rêve; grâce à elle, ils saisissent avec acuité la vie des plantes dans leur entourage. – Par leurs images de rêve, ces hommes participaient en effet à la vie de la plante, mais cette conscience ne leur permettait pas d'aller jusqu'à comprendre le minéral. Si bien que les maîtres des Mystères se disaient : D'un côté la conscience humaine accède jusqu'au végétal (*voir le schéma page 65*), qu'elle vit comme en rêve, mais pas jusqu'au minéral; celui-ci reste en dehors de la conscience. Et de l'autre côté, l'homme sent en lui ce qui l'attache encore à l'animalité, l'élément racial, animal (*voir le schéma*). Par contre, reste en dehors de la conscience de l'homme ce qui, par la station verticale, par la forme de son être dans l'espace, fait véritablement de lui un homme.



Ce qui est proprement humain est donc en dehors du champ de ce qui intéressait ces hommes des temps anciens. Nous pouvons donc caractériser cette conscience en l'imaginant enfermée à l'intérieur de cet espace (*en hachures sur le schéma*), tandis que le minéral et l'humain proprement dit étaient en dehors du domaine connu de ceux qui n'appartenaient pas aux écoles de Mystères.

Mais ce que je viens de dire n'était vrai que pour la généralité des hommes. Par ses propres forces, par ce qu'il vivait dans son être, l'homme n'était pas capable de pénétrer, au-delà de cet espace, jusqu'au minéral d'un côté, jusqu'à l'humain de l'autre. Mais il existait, issues des Mystères, des institutions qui au cours de l'année apportaient aux hommes, au moins jusqu'à un certain point, quelque chose comme la conscience du Moi d'une part, et d'autre part l'idée du minéral en général. Aussi étrange que cela paraisse aujourd'hui, c'est un fait que les prêtres des Mystères avaient institué des fêtes dont les rites particuliers qu'on y célébrait avaient pour effet que les hommes s'élevaient au-dessus du végétal jusqu'au minéral, et que par là, à une certaine saison de l'année, le Moi s'allumait en eux. C'était comme si le Moi avait jeté le faisceau de sa lumière dans cette conscience de rêve. Vous savez que dans les rêves de l'homme d'aujourd'hui, le Moi personnel, qu'alors on perçoit, constitue parfois encore un élément du rêve.

Et c'est ainsi qu'à la fête de la Saint-Jean, grâce aux rites organisés pour ceux des hommes qui voulaient y prendre part, c'est ainsi qu'en eux entrant au fort de l'été la lumière de la conscience du Moi. Et à ce moment, les hommes pouvaient au moins percevoir le minéral suffisamment pour qu'à l'aide de cette perception ils acquièrent une manière de conscience du Moi; mais il faut dire que le Moi leur apparaissait là comme quelque chose qui de l'extérieur entrant dans leurs rêves. En vue d'obtenir cet effet, les participants aux plus anciennes fêtes de l'été, celles du solstice d'été – elles devinrent ultérieurement notre fête de la Saint-Jean –, les participants étaient amenés à mettre en œuvre un élément musical et poétique fait surtout de rondes ordonnées selon un rythme strict et accompagnées de chants. Des tableaux vivants et des représentations théâtrales étaient assortis de récitatifs musicaux d'un genre particulier, qu'accompagnaient des instruments primitifs. Ces fêtes baignaient dans la poésie associée à la musique. C'était comme si l'homme épandait dans le cosmos, par le chant, la musique et la danse, ce qu'il avait dans sa conscience de rêve.

Ce qui en ce temps-là fut réalisé dans les arts du chant et de la musique, sous la direction de ceux qui tenaient eux-mêmes ces indications des Mystères, pour ces immenses fêtes populaires largement répandues, l'homme moderne ne peut pas en avoir la compréhension immédiate. Car il y a un abîme entre ce qui plus tard devint musique et poésie, et cette poésie musicale originelle, élémentaire, qui se déployait au fort de l'été sous la direction des Mystères. Tout visait à ce que les participants, tandis qu'ils dansaient leurs rondes accompagnées de chants et de représentations d'une poésie toute primitive, entrent dans un état de l'âme grâce auquel se produisait précisément ce que je viens d'appeler la lumière du Moi entrant dans la sphère de l'âme humaine.

Mais si, interrogeant parmi ces hommes d'autrefois ceux qui avaient les indications, on leur avait demandé comment l'on fait au juste pour trouver la forme de ces chants, de ces danses, grâce auxquels peut naître ce que j'ai décrit – ils auraient donné une réponse au plus haut point paradoxale pour un moderne. Ils auraient dit par exemple : Eh bien, beaucoup de choses viennent de la tradition, beaucoup de choses sont déjà là, c'est l'œuvre de nos aïeux! – Mais il y eut dans le passé des temps où ils auraient dit : Nous pouvons encore apprendre cela aujourd'hui sans nous en remettre en rien à une tradition, pour peu que nous élaborions ce qui se révèle à nous. Aujourd'hui aussi nous pouvons encore apprendre à nous servir de ces instruments primitifs, à régler des rondes, à maîtriser la voix quand on chante. – Et voici maintenant la réponse paradoxale que ces hommes d'autrefois auraient donnée. Ils auraient dit : On apprend cela des oiseaux chanteurs. – C'est qu'en effet ils avaient une compréhension profonde de ce que signifie le chant des oiseaux.

L'humanité a depuis fort longtemps oublié pourquoi les oiseaux chantent. À l'époque où l'intellect règne en souverain, à l'époque où l'intellectualisme s'instaura, l'art du chant et l'art poétique ne se perdirent certes pas, mais on oublia qu'il existe une relation entre le chant et l'univers tout entier. Et même celui qui s'enthousiasme de l'art musical et place cet art au-dessus de toutes les platitudes de la vie humaine, dira, inspiré par l'intellectualisme de notre époque :

« Je chante tel l'oiseau des bois
Que le feuillage abrite.
Le chant que module ma voix
Paie assez mon mérite⁸ ».

Oui, ainsi s'exprime l'homme d'une certaine époque. Mais l'oiseau lui-même ne dirait jamais cela. Jamais il ne dirait : « Le chant que module ma voix paie assez mon mérite », pas plus que n'auraient dit cela les disciples des anciens Mystères. Car lorsqu'à un certain moment de l'année l'alouette et le rossignol chantent, ce que leur gosier modèle s'élance non pas à travers l'air, mais à travers l'élément éthérique jusque dans le cosmos, vibre dans le cosmos jusqu'à une certaine limite; puis ces vibrations reviennent sur terre, le monde animal alors les reçoit, sauf que maintenant elles se sont unies à l'essence du spirituel divin présent dans le cosmos. Ainsi, en réalité, le rossignol et l'alouette dirigent leur voix dans le cosmos (*en rouge sur le croquis*), et ce qu'ils lancent ainsi dans l'espace leur revient à l'état de force éthérique (*en jaune*) pour les moments où ils ne chantent pas – mais leur revient traversé par les flots du monde divin. L'alouette lance sa voix dans l'univers et le spirituel divin, qui a part à la naissance des formes du règne animal, reflue sur les ondes des chants d'oiseaux qui reviennent sur terre.



Lorsque donc on adopte non pas le langage de l'intellectualisme, mais celui d'une conscience réelle qui embrasse l'univers, on ne peut pas dire :

« Je chante tel l'oiseau des bois
Que le feuillage abrite.
Le chant que module ma voix
Paie assez mon mérite. »

Il faudrait dire : Je chante tel l'oiseau des bois que le feuillage abrite. Le chant que module ma voix gagne les lointains du monde et revient, bénédiction pour la terre, fécondant la vie terrestre avec les impulsions du spirituel divin; ces impulsions continuent alors à agir dans le monde des oiseaux, et si elles peuvent agir ainsi, c'est uniquement parce qu'elles trouvent leur chemin sur les ondes du chant qui va vers elles.

Les animaux ne sont pas tous des rossignols et des alouettes; il va de soi qu'ils ne lancent pas tous un chant dans les airs; mais quelque chose d'analogue, même si ce n'est pas aussi beau, part de tout le monde animal et entre dans le cosmos. On comprenait cela dans les temps anciens, et c'est pourquoi les disciples des écoles de Mystères étaient conduits à apprendre certains chants, certaines danses qu'ils pouvaient ensuite exécuter à la Saint-Jean, s'il m'est permis d'utiliser ici l'expression moderne. Ils envoyaient cela dans le cosmos, naturellement pas sous une forme animale, mais humanisée, comme un développement de ce que les animaux envoient dans l'espace cosmique.

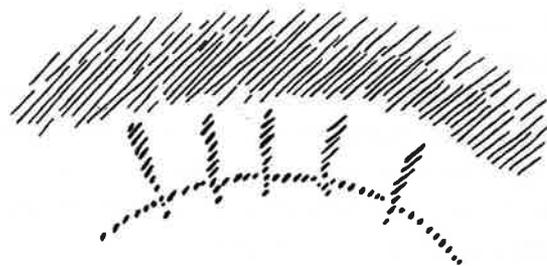
Ces fêtes comportaient encore autre chose; un autre élément s'ajoutait à la danse, à la musique, au chant : on s'attachait ensuite à écouter. Il y avait d'abord les fêtes avec leur activité, puis il était indiqué aux participants

d'écouter ce qui revenait vers eux. Avec leurs danses, leurs chants et tous les exercices poétiques qu'ils avaient exécutés, ils avaient adressé au spirituel divin du cosmos leurs grandes interrogations. Tout cela était en quelque sorte monté dans les lointains du cosmos comme l'eau de la Terre monte vers les hauteurs pour former les nuages et redescendre avec la pluie. Ainsi, les effets de ce qui s'accomplissait dans ces fêtes célébrées par des hommes s'élevaient dans les hauteurs et redescendaient, non sous forme de pluie bien sûr, mais comme la manifestation aux hommes de la puissance du Moi. Et les hommes possédaient un sens très subtil de la métamorphose très particulière qui s'accomplit, au moment de la fête de la Saint-Jean précisément, dans l'air et dans la chaleur qui entourent le globe.

L'homme d'aujourd'hui, celui de l'époque intellectualiste, passe naturellement là-dessus. Il a autre chose à faire que ses lointains ancêtres. En été, comme en d'autres saisons, il faut qu'il aille prendre le five o'clock tea ou le café, ou qu'il aille au théâtre, etc. C'est qu'il a d'autres choses à faire, et qui ne dépendent pas de la saison. Et toutes ces occupations lui font oublier la discrète métamorphose qui s'accomplit dans l'enveloppe atmosphérique de la Terre.

Ces hommes de l'ancien temps sentaient que l'air et la chaleur changent vers la Saint-Jean, au fort de l'été, qu'ils prennent quelque chose de la nature de la plante. Représentez-vous quel sentiment ils avaient là : le sentiment subtil de tout ce qui se passe dans le monde végétal. Supposons que nous ayons ici la Terre et que de cette Terre sortent partout les plantes; les hommes avaient le sens subtil de tout ce qui se développe avec la croissance, de ce qui vit dans la plante. Au printemps, on sentait ce qui se passe dans la nature, sentiment qui s'est conservé

tout au plus dans la langue. Vous trouvez dans le *Faust* de Goethe l'expression : « Cela verdoie⁹ ». Qui donc aujourd'hui remarque ce verdoisement, ce verdissement qui sort de terre au printemps, dont le souffle et les ondes traversent les airs? Qui donc remarque ce verdoisement et cette floraison! Oui, je veux bien, les hommes voient cela aujourd'hui. Ils ont plaisir à voir le rouge, le jaune des fleurs; mais ils ne remarquent pas qu'à la saison des fleurs, et davantage encore à la saison des fruits, l'air devient tout autre. Cette participation à la vie du monde végétal, le temps de l'intellectualisme ne la connaît plus. Mais elle existait chez les hommes d'autrefois. C'est pourquoi leur sensibilité était réceptive lorsqu'à la saison d'été le verdoisement, la floraison, la fructification leur venaient non pas de la Terre, mais de l'environnement, de l'air, lorsque l'air et la chaleur rayonnaient de haut en bas (*hachures*) quelque chose de la nature de la plante. Et cet air et cette chaleur qui devenaient végétal transportaient la conscience dans la sphère d'où le Moi descendait alors comme la réponse à ce qu'on envoyait dans le cosmos avec la musique et la poésie.



Ces fêtes avaient donc un contenu humain d'une merveilleuse profondeur. C'était une question adressée au cosmos spirituel divin. On recevait la réponse parce que, de même que l'on ressent le verdoisement, la fructification, la

floraison terrestres, de même on sentait descendre de l'air, qui autrement n'est que minéral, quelque chose de la nature de la plante. Par là, dans le rêve qu'était alors l'existence, dans cette ancienne conscience de rêve, entrait le rêve du Moi.

Et une fois la fête de la Saint-Jean passée, lorsque juillet et août revenaient, les hommes avaient alors ce sentiment : Nous avons un Moi ; mais ce Moi reste dans le ciel, il est là-haut, il ne nous parle qu'au temps de la Saint-Jean. Nous voyons que nous sommes reliés au ciel. Il a pris notre Moi sous sa protection. Il nous le montre lorsqu'il ouvre toute grande la fenêtre sur le ciel ; au temps de la Saint-Jean, il nous le montre ! Mais il faut que nous le lui demandions. Nous devons demander en accomplissant les rites du temps de la Saint-Jean, en prenant alors notre place dans ces cérémonies musicales et poétiques d'une incroyable douceur et intimité. – Ainsi déjà ces fêtes anciennes établissaient une communication, une liaison entre le monde terrestre et le monde céleste. Vous le sentez, mes chers amis : cette fête tout entière baignait dans la musique, dans la poésie musicale ; soudain, au fort de l'été et pour quelques jours – mais c'était bien préparé par les Mystères –, la poésie était partout présente dans les modestes établissements des hommes primitifs. Toute la vie sociale baignait dans cet élément poétique et musical. Les hommes croyaient qu'ils avaient besoin de cela comme du pain quotidien pour vivre le cours de l'année, et qu'en entrant dans cette atmosphère de danse, de musique et de poésie ils établissaient une communication avec les puissances spirituelles divines. De cette fête il subsista ce qu'on devait voir plus tard : lorsqu'un poète composait, il disait par exemple : « Chante-moi, ô Muse, la colère d'Achille, fils de Pélée¹⁰ », parce qu'on se souvenait encore que jadis on avait posé

au divin la grande question et que le divin répondrait à la question des hommes.

De même que ces fêtes du temps de la Saint-Jean étaient préparées avec soin pour poser au cosmos la grande question, afin qu'à ce moment de l'année le cosmos apporte à l'homme la garantie qu'il possède un Moi, mais que le ciel l'a pris sous sa protection, de même, et de la même façon, on préparait la fête du solstice d'hiver, celle du cœur de l'hiver, notre actuelle fête de Noël. Mais de même qu'au temps de la Saint-Jean tout baignait dans l'élément poétique et musical, dans l'élément de la danse, au cœur de l'hiver la préparation de la fête avait pour fin de faire savoir aux hommes qu'ils devaient faire silence et adopter l'attitude contemplative. Et puis en ces temps anciens, dont l'histoire extérieure ne relate rien, que l'on ne peut connaître que par la science de l'esprit, on recourait aux images, aux images plastiques dont on pouvait disposer, le sommet ici étant atteint dans les fêtes dont je viens de parler. En cette saison, l'humanité d'alors, qui en quelque sorte sortait d'elle-même pour s'unir au Moi dans les cieux, ne s'occupait pas de ce qu'en ce temps-là on apprenait. La fête mise à part, les humains étaient occupés à se procurer dans la nature leur subsistance. Le temps d'apprendre, c'étaient les mois d'hiver ; et ici, le point culminant, l'expression solennelle étaient atteints au moment du solstice d'hiver, au cœur de l'hiver, au temps de Noël.

On commençait à préparer les hommes, ici encore sous la direction des disciples des Mystères, en vue de diverses activités d'ordre spirituel qui ne pouvaient s'exécuter durant l'été. Il est difficile, parce que la différence avec ce qui se fait aujourd'hui est naturellement très grande, de dénommer dans notre langue ce qui se faisait là, de nos mois de septembre, octobre, jusqu'à Noël. On

invitait les gens à ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui résoudre des énigmes, répondre à des questions proposées sous une forme voilée; il s'agissait de découvrir un sens à ce qui était proposé en signes. Disons que les disciples des Mystères proposaient à leurs élèves une image symbolique; il s'agissait pour eux de l'interpréter. Ou bien ils leur proposaient à résoudre ce que nous appellerions une énigme. Ou encore c'était une formule magique. Ils devaient trouver le lien de cette formule avec un phénomène naturel et ainsi la déchiffrer. On se préparait notamment avec soin à une autre activité, qui a pris chez les divers peuples les formes les plus diverses et que l'on retrouve plus tard dans les pays nordiques par exemple : cela consistait à jeter au hasard des bâtonnets représentant les runes; ils s'agençaient alors en figures qu'il s'agissait de déchiffrer. On s'adonnait à ces occupations jusqu'au cœur de l'hiver, et en particulier à celles – tout cela était encore primitif – qui conduisaient à une certaine forme primitive d'art plastique.

Ce qu'il y avait de particulier dans ces anciennes formes de conscience – aussi paradoxal que cela puisse sembler à un homme d'aujourd'hui –, c'était ceci : lorsqu'arrivait octobre se manifestait dans les membres des êtres humains quelque chose qui tendait à s'activer. En été, on était bien obligé d'adapter les mouvements des membres à ce qu'exigeait le travail des champs; il fallait mettre la main à la charrue, se livrer à tel ou tel travail. Il fallait s'adapter au monde extérieur. Une fois la moisson faite et le temps venu où les membres se reposent, le besoin s'éveillait de s'activer et les membres ressentaient l'intense désir de modeler. On éprouvait une satisfaction particulière à tout ce qui est travail de modelage. De même qu'au temps de la Saint-Jean s'éveillait soudain le besoin intense de danser, de faire de la musique, de même

s'éveillait vers le temps de Noël le besoin intense de modeler, de créer des formes avec toutes les substances malléables dont on disposait, y compris ce qu'offrait la nature. On avait entre autres le sens délié de la manière dont l'eau commençait à se congeler. On donnait à l'eau certaines impulsions bien déterminées, on la poussait avec la main dans telle ou telle direction. La glace qui se formait prenait une configuration particulière; la main dans l'eau, on exécutait des formes tandis que la main se raidissait de froid – si bien que lorsque l'eau se congelait sous les vaguelettes que l'on soulevait, elle prenait les formes artistiques les plus étranges, qui bien entendu se liquéfiaient ensuite.

De tout cela, notre époque de l'intellectualisme n'a rien conservé si ce n'est, tout au plus, l'usage de fondre du plomb la nuit de la Saint-Sylvestre. On verse encore du plomb fondu dans l'eau; il prend alors des formes qu'il faut deviner. Mais c'est le dernier vestige abstrait des occupations merveilleuses au cours desquelles l'homme manifestait sa force dans le règne de la nature, comme je l'ai décrit : mettant la main dans l'eau sur le point de se congeler, on avait la main qui se raidissait et l'on essayait alors de former dans l'eau des vagues, l'eau répondant alors avec les formes les plus merveilleuses.

C'est ainsi que l'homme savait comment interroger la Terre. Au fort de l'été, par la musique, par la poésie, il adressait ses questions aux cieux et les cieux lui répondaient en envoyant dans sa conscience de rêve le sentiment du Moi. Au cœur de l'hiver, il ne s'adressait pas, pour ce qu'il voulait savoir, aux cieux – il s'adressait à l'élément terrestre et il essayait pour voir quelles formes revêtirait cet élément. Ce faisant, il remarquait que les formes ainsi obtenues se comportaient, d'une certaine manière, comme celles qui modelaient le corps des scarabées et des

papillons. C'est cela qu'il voyait. Des formes qu'il tirait de l'action de la nature terrestre résultait pour lui cette idée que les diverses formes animales sont constituées à partir de l'élément terrestre. Au temps de Noël, l'être humain comprenait les formes animales. Et tandis qu'il travaillait, qu'il faisait effort avec ses membres, que même il sautait dans l'eau, y faisait certains mouvements avec les jambes, puis sautait hors de l'eau et essayait comment l'eau répondait, l'eau en train de se congeler, le monde extérieur lui faisait voir quelle forme avait l'être humain qu'il était. Mais cela, c'était à la Noël seulement, pas à d'autres moments; autrement il n'était sensible qu'à ce qui relève de l'animal, de la race. À Noël, il faisait l'expérience de la forme humaine.

Ainsi donc, de même qu'en ces temps lointains des Mystères les cieus procuraient à l'homme la conscience du Moi, la Terre lui procurait le sentiment de la forme humaine. Au moment de Noël, l'homme apprenait à connaître la Terre dans sa force formatrice, dans sa vertu créatrice d'images plastiques, et à la Saint-Jean, au fort de l'été, il apprenait à distinguer comment les harmonies des sphères introduisaient le Moi dans la conscience de rêve de l'homme. Ainsi, à l'occasion de fêtes particulières, les anciens Mystères élargissaient la conscience de l'homme. D'une part son environnement terrestre grandissait et montait jusque dans le ciel, afin qu'il puisse savoir comment les cieus gardent son Moi sous leur protection, comment son Moi repose dans les cieus. Et au temps de Noël les maîtres des Mystères, par la voie de la création plastique, faisaient répondre la Terre à la question des hommes, afin que l'homme peu à peu prenne intérêt à la forme humaine, à la confluence de toutes les formes animales dans la forme humaine. Au solstice d'été, il apprenait à se connaître intérieurement en fonction de son

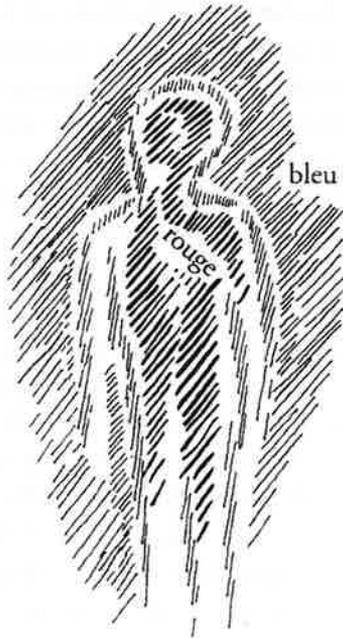
Moi; au cœur de l'hiver, il apprenait à se ressentir extérieurement par rapport à sa forme d'être humain. Et ainsi, l'homme ne pouvait pas avoir le sentiment de ce qu'il était uniquement du fait qu'il était homme, il fallait qu'il participe au cours de l'année, que les cieus lui ouvrent leurs fenêtres pour qu'il arrive à la conscience du Moi; il fallait, pour qu'il arrive à la conscience de la forme humaine, que la Terre en quelque sorte déploie ses mystères devant lui. C'est que l'homme était profondément, intimement uni au cours de l'année; il l'était au point qu'il devait se dire : Je ne sais ce que je suis en tant qu'être humain que si, au lieu de me laisser vivre au jour le jour, je me laisse en été soulever jusqu'aux cieus et qu'en hiver je descends dans les mystères de la Terre.

Cela vous montre qu'il y eut un temps où les périodes de fête avec leurs rites furent conçues comme faisant partie de la vie de l'homme. Ce dernier ne se ressentait pas seulement comme un être terrestre, mais comme appartenant à l'univers entier, comme un citoyen de cet univers. Même, il se ressentait si peu comme un être terrestre qu'il fallait le rendre attentif à sa nature d'être terrestre par le moyen de fêtes qui ne pouvaient être célébrées qu'à une saison déterminée; aux autres saisons, uni comme il l'était au cours de l'année, il n'aurait pas pu participer intérieurement à ces fêtes. Tout ce qu'on pouvait apprendre et vivre au moyen des fêtes était lié à une saison déterminée.

Maintenant qu'à l'ère de l'intellectualisme l'homme a conquis sa liberté, il ne peut plus s'unir à la vie du cosmos de la même manière qu'aux époques primitives. Mais il peut, même avec sa constitution actuelle, y parvenir s'il entre à nouveau en contact avec l'esprit. Avec la conscience du Moi, que l'humanité possède maintenant depuis longtemps, quelque chose est entré en l'homme qui autrefois ne pouvait être acquis qu'en été, lorsque

s'ouvriraient les fenêtres célestes. Mais c'est aussi pourquoi il faut que l'homme s'approprie justement, par sa compréhension du cosmos, quelque chose qui est au-delà du Moi.

C'est pour l'homme d'aujourd'hui chose naturelle que de parler de la forme humaine comme d'une réalité générale. Chez celui qui est entré dans l'ère de l'intellectualisme, le sentiment de l'animalité, de la race, s'est atténué. Mais de même qu'autrefois ce sentiment s'est emparé de l'homme comme une force, comme une impulsion qui ne pouvait venir que de la Terre, il faut qu'aujourd'hui, comprenant ce qu'est la Terre – cela ne saurait se faire par la géologie et la minéralogie, mais uniquement sur le mode spirituel –, il faut qu'aujourd'hui l'homme dépasse les limites de la forme humaine.



Quand on prend la forme humaine, on peut dire que dans des temps très anciens l'être humain s'est senti à l'intérieur de cette forme de telle sorte qu'il avait le seul sentiment de l'élément extérieur, racial, qui réside dans le sang; son sentiment n'allait pas jusqu'à son enveloppe extérieure, jusqu'à sa peau (*en rouge sur le croquis*); il ne prêtait pas attention à ses limites. Aujourd'hui, il a atteint l'état où il est attentif à cette limite. Il l'éprouve comme ce qu'il y a dans sa forme de proprement humain (*en bleu*). Mais il faut maintenant qu'il franchisse cette limite, qu'il apprenne à connaître le monde éthérique et astral qui est en dehors de lui. Il peut le faire par l'approfondissement offert par la science de l'esprit.

Ainsi nous voyons que la conscience actuelle a été achetée au prix d'un grand affaiblissement de la communion de la conscience avec le cosmos; mais maintenant que l'homme fait l'expérience de sa liberté et du monde de ses pensées, il faut qu'il sorte de lui-même et que le cosmos lui devienne une réalité. C'est ce que veut l'anthroposophie lorsqu'elle parle d'un renouvellement des fêtes et même de la création de fêtes nouvelles, telle la fête de la Michaéli, en automne, dont je vous parlais récemment. Il faut à nouveau retrouver une compréhension en profondeur de ce qu'à cet égard le cours de l'année peut représenter pour l'être humain. Ce déroulement de l'année pourra alors être une chose de nature plus haute encore que pour les hommes d'autrefois.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 8 avril 1923

Pour situer dans une perspective plus large encore les considérations auxquelles je me suis livré hier au sujet de la relation qui, dans les temps anciens et sous l'influence des Mystères, s'était développée entre l'être humain et le cours de l'année, je vais parler aujourd'hui de ce que, dans ce lointain passé, on a cru à propos de ce que l'homme recevait du cosmos du fait du déroulement de l'année. La conférence d'hier vous a appris – peut-être aussi vous êtes-vous rappelé bien des choses que j'ai développées sur ce thème à la Noël dernière, dans le *Goetheanum* qui nous a été ravi¹¹ –, la conférence d'hier vous a appris que le cours de l'année avec ses divers phénomènes pouvait être ressenti, peut même aujourd'hui encore être ressenti comme le déroulement d'une vie, comme quelque chose qui, par rapport à ce qui se déroule dans le monde extérieur, exprime la présence, à l'arrière-plan, d'un être vivant, tout comme les manifestations de l'organisme humain révèlent la présence d'un être, l'âme humaine.

Rappelons-nous comment les hommes, sous l'influence des anciens Mystères, ressentaient au fort de l'été, à ce moment de l'année qui est pour nous la Saint-Jean, une certaine relation avec leur Moi, un rapport avec un Moi dont ils ne s'attribuaient pas encore la possession exclusive, mais qu'ils voyaient encore dans le sein du monde spirituel divin. Ces hommes croyaient que par tous les rites que j'ai décrits ils s'approchaient, au fort de

l'été, de leur Moi, un Moi qui tout au long du reste de l'année se cachait aux hommes. Naturellement, ils se représentaient leur être tout entier reposant dans le sein du spirituel divin. Mais ils pensaient que, pendant les trois autres tiers de l'année, rien ne se manifestait à eux de leur propre Moi; c'était seulement dans ce quatrième tiers, qui atteint son apogée au temps de la Saint-Jean, que se révélait à eux, en quelque sorte par une fenêtre ouverte sur le monde divin, l'essence de leur propre Moi.

Mais cette entité du Moi individuel à l'intérieur du monde spirituel divin dans lequel elle se révélait, elle n'était pas saisie d'une façon aussi neutre, indifférente et, on peut bien le dire, avec autant de flegme qu'on le fait aujourd'hui. Lorsqu'on parle aujourd'hui du Moi, c'est à peine si l'on pense à une quelconque relation réelle de ce Moi à ce monde-ci ou à l'autre. On se représente le Moi à la manière d'un point d'où rayonne tout ce que l'on fait et dans lequel viennent confluer les rayons de toutes les connaissances que l'on acquiert. Mais le sentiment que l'homme d'aujourd'hui éprouve à l'égard de son Moi est assez flegmatique. On ne peut même pas dire qu'il éprouve ce Moi, bien qu'il s'agisse de son ego, comme le siège de l'égoïsme; car s'il veut être honnête, il ne peut même pas dire qu'il aime spécialement son Moi. Il aime son corps, il aime ses instincts, il aime telle ou telle chose qu'il a vécue. Mais le Moi n'est rien qu'un petit mot qui est ressenti comme un point, un point dans lequel se résume plus ou moins tout ce que je viens d'indiquer. Or à l'époque où cette approche du Moi s'accomplissait dans une solennité, où l'on se préparait longuement afin de rencontrer en quelque sorte son Moi dans l'univers, à l'époque où l'on ressentait ensuite que ce Moi peu à peu se retirait, laissant l'homme seul avec son corps et son âme – ce que nous appellerions aujourd'hui son être physique,

éthérique et astral –, en ce temps-là on ressentait vraiment le Moi comme étant en relation avec tout le cosmos, tout l'univers.

Mais ce que l'on ressentait au premier chef à l'égard de ce Moi dans sa relation au monde, cela n'avait rien de commun avec le naturalisme, pour employer le terme actuel, ce n'était rien qui fût conçu seulement comme un phénomène extérieur; c'était quelque chose que l'on tenait pour le point central de l'ancienne, de l'antique conception morale du monde. On ne parlait pas de l'idée qu'au fort de l'été de grands mystères de la nature se révélaient à l'homme. Ces secrets de la nature – nous les avons nommés hier –, ce n'est pas à eux qu'en ce temps-là l'homme prenait garde en premier lieu; il avait au contraire le sentiment qu'avant toute chose les impulsions morales qu'il devait faire siennes se révélaient en cette saison de l'été, lorsque lumière et chaleur atteignent leur maximum d'intensité. C'était la saison que l'homme ressentait comme l'illumination morale divine. Et ce que l'on voulait surtout recevoir des cieux comme réponse par le moyen de la musique, de la poésie et de la chorégraphie cultivées en ce temps-là, ce que l'on attendait, c'était que se manifeste du haut des cieux avec toute la gravité voulue ce que les cieux exigeaient de la conduite morale des hommes.

Lorsque l'on célébrait les rites que j'ai décrits hier, lorsque dans la lourdeur de la chaleur estivale on célébrait ces fêtes et qu'un violent orage éclatait avec éclair et tonnerre, on sentait qu'éclair et tonnerre étaient une exhortation morale adressée par les cieux à l'humanité terrestre. De ces temps anciens est restée cette idée que Zeus est le dieu du tonnerre, le dieu armé de la foudre. Une idée analogue se rattache au dieu germanique Donar. Il y avait cela d'une part, et d'autre part ce que je vais dire maintenant.

On ressentait là, dirais-je, la nature dans son opulence, sa chaleur, son éclat, on ressentait pendant le jour et jusque dans la nuit l'éclat et la chaleur de la nature, avec cette seule différence qu'on se disait : Pendant la journée, l'air est rempli de l'élément chaleur, de l'élément lumière. Dans ces éléments vivent et sont à l'œuvre les messagers spirituels par lesquels les hautes entités divines veulent se manifester aux hommes, les doter d'impulsions morales. Mais la nuit, lorsque les hautes entités spirituelles se retirent, les messagers restent et se manifestent à leur manière. – Et c'est ainsi qu'au fort de l'été on ressentait la nature à l'œuvre dans les nuits d'été, dans les soirées d'été. Et ce que l'on vivait là, c'était comme un songe d'été qu'on aurait vécu dans la réalité, un songe d'été par lequel on s'était tout particulièrement rapproché du monde spirituel divin – un songe d'été dont on était convaincu que tout ce qui était là en fait de phénomènes naturels était en même temps le langage moral des dieux, mais que là aussi toutes sortes d'êtres élémentaires étaient actifs et, à leur manière, se montraient aux hommes.

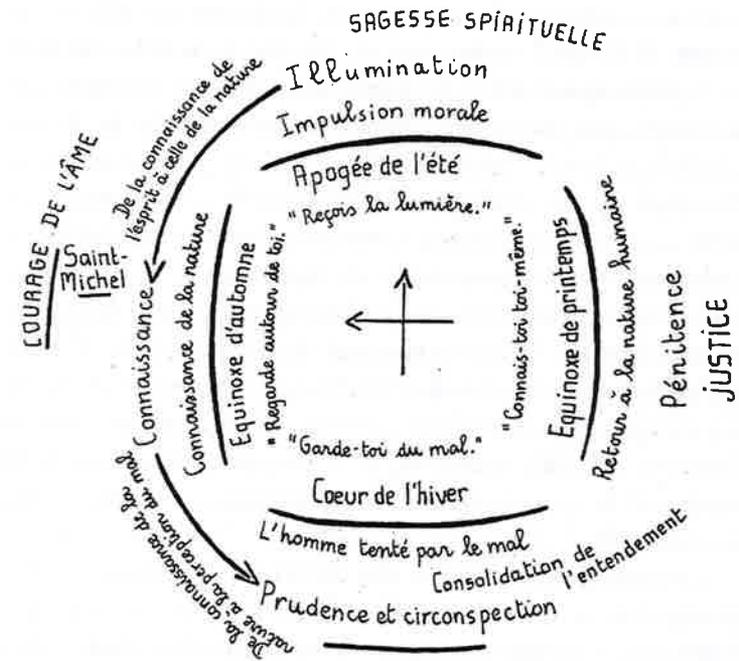
Tout ce qui embellissait ce rêve d'une nuit d'été, ce rêve de la nuit de la Saint-Jean, c'est ce qui par la suite s'est conservé des formes merveilleuses que l'imagination humaine créa pour représenter toutes les puissances de l'esprit et de l'âme qui imprégnaient ce temps du plein de l'été; mais tout cela était pris comme une révélation cosmique d'ordre spirituel et moral adressée aux hommes par les dieux. Et ainsi nous pouvons dire qu'à la base de tout cela il y avait la représentation suivante : à l'apogée de l'été, le monde spirituel divin se révélait par des impulsions morales qui étaient inculquées aux hommes dans l'illumination (*voir le schéma page 85*). Et ce qu'on ressentait là tout particulièrement, ce qui agissait sur les hommes, on le ressentait, dirais-je, comme quelque chose

de suprahumain, qui intervenait dans l'ordre humain. L'être humain qui participait par sa sensibilité à ces solennités savait que l'être qu'il était en ce temps-là était soulevé au-dessus de lui-même jusqu'au niveau du suprahumain, qu'en quelque sorte la divinité prenait la main que l'homme à ce moment lui tendait. Tout ce que l'on croyait avoir en soi de spirituel divin, on l'attribuait aux révélations du temps de la Saint-Jean.

Lorsque l'été touchait à sa fin et que l'automne s'annonçait, quand les feuilles se fanaient, que les moissons mûrissaient, lorsque donc la vie exubérante de l'été pâlisait, que les arbres se dénudaient, on ressentait alors, parce que partout s'introduisaient dans ce qu'on éprouvait alors les connaissances des Mystères, on ressentait que le monde spirituel divin se retirait des hommes. L'être humain sentait qu'il était alors renvoyé à lui-même; il sortait pour ainsi dire du spirituel pour entrer dans la nature. Entrant dans l'automne, la vie humaine sortait du spirituel, elle entrait dans la nature. Les feuilles des arbres se minéralisaient, les semences séchaient et se minéralisaient. Tout penchait en quelque sorte vers la mort annuelle de la nature.

Dans cette union intime avec le processus de minéralisation de ce qui était sur la Terre et autour de la Terre, l'homme se sentait s'unissant intimement à la nature. Dans ce qu'il vivait intérieurement, l'être humain était encore plus proche de ce qui se passait dans le monde extérieur. La manière dont il vivait cette union avec la nature était aussi l'objet de ses pensées, de ses réflexions. Toute son activité pensante revêtait ce caractère. Si nous voulions exprimer dans notre langue d'aujourd'hui ce que l'être humain ressentait à l'approche de l'automne, nous devrions dire ce qui suit. Mais comprenez bien que je parle avec nos mots d'aujourd'hui et qu'à l'époque on n'eût naturellement pas été en mesure de s'exprimer ainsi.

Car alors, tout était entièrement dans la sensibilité, on ne caractérisait pas les choses par la pensée. Dans notre langue, il faudrait dire :



l'être humain éprouvait ce passage de l'été à l'automne de telle sorte qu'avec la direction de ses pensées, avec sa manière de sentir, il trouvait le passage de la connaissance de l'esprit à la connaissance de la nature (*voir le schéma*). L'homme ressentait qu'avec l'approche de l'automne il n'était plus au niveau de la connaissance de l'esprit, mais que l'automne exigeait de lui qu'il s'adonne à la connaissance de la nature. Si bien qu'à l'équinoxe d'automne nous avons non plus les impulsions morales, mais la connaissance de la nature. L'être humain commençait à réfléchir sur la nature.

Il en était encore ainsi au temps où l'on se fondait sur le fait que l'être humain était une créature, un être à l'intérieur du cosmos. En ce temps-là, on aurait considéré comme insensé d'apporter aux hommes en été des connaissances sur la nature sous la forme usuelle en ce temps. L'été est là pour mettre l'homme en relation avec les réalités spirituelles de l'univers. Lorsque commençait le temps que nous appellerions le temps de la Saint-Michel, c'était celui où l'on disait : Tout ce que l'homme éprouve autour de lui dans les forêts, dans les arbres, dans les plantes, tout cela lui est incitation à s'adonner à la connaissance de la nature. – C'était plus généralement le temps où les hommes devaient faire leur occupation de la connaissance, de la réflexion. C'était également le temps où les conditions extérieures de la vie rendaient cela possible. Sa vie faisait donc passer l'homme de l'illumination à la connaissance. C'était le temps de la connaissance, d'une connaissance sans cesse grandissante.

Lorsque les disciples des Mystères recevaient leur enseignement de la bouche de leurs maîtres, ceux-ci leur donnaient des maximes que nous retrouvons dans celles des sages grecs¹². Mais ces sept maximes des sept sages de la Grèce ne sont pas celles des Mystères des origines. Dans ces derniers, il y avait pour le plein de l'été la maxime suivante :

Reçois la lumière,

et par lumière on désignait à vrai dire la sagesse spirituelle. On désignait ainsi la sagesse à l'intérieur de laquelle le Moi de chacun rayonnait.

Pour l'automne, les Mystères avaient forgé, pour exhorter les âmes à ce que devait être leur activité, la maxime suivante :

Regarde autour de toi.

L'année dans son déroulement, et avec elle ce que l'homme sentait de son propre être comme lié à ce déroulement, s'inclinait vers la saison d'hiver. Nous entrons au cœur de l'hiver, où se trouve notre temps de Noël. De même que l'être humain à l'apogée de l'été se sentait soulevé au-dessus de lui-même jusqu'à la sphère spirituelle divine du cosmos, de même, au cœur de l'hiver, il se sentait comme attiré au-dessous de lui-même. Il se sentait en quelque sorte comme baigné par le flot des forces de la terre, comme emporté par les forces de la terre, comme si sa nature volontaire, sa nature dans ses instincts et ses pulsions était pénétrée et parcourue par la pesanteur, par une force de destruction et par d'autres forces qui ont leur siège dans la terre. En ces temps anciens, il ne ressentait pas l'hiver comme nous – nous sentons le froid nous gagner et nous enfilons par exemple des bottes pour ne pas avoir froid –, il sentait ce qui montait de la terre comme quelque chose qui s'unissait maintenant avec son propre être. Il ressentait pour ainsi dire la lumière et la chaleur lourde comme formant contraste avec le froid qui monte de la terre. Le froid glacial, nous le sentons encore aujourd'hui, car il concerne notre corps, mais l'homme d'autrefois sentait dans son âme le froid glacial associé à l'obscurité, aux ténèbres. Il avait en quelque sorte le sentiment que, partout où il allait, les ténèbres sortaient de terre et l'enfermaient comme un nuage – jusqu'au milieu du corps seulement, il est vrai, mais tel était bien son sentiment. Et puis il se disait – je ne puis caractériser cela qu'avec les termes de notre langage –, il se disait : Au temps du plein de l'été c'est l'illumination qui est devant moi, le céleste, le supraterrestre afflue dans ce monde terrestre ; maintenant ce sont les flots de l'élément terrestre qui montent vers moi.

Mais dès les jours de l'équinoxe d'automne, l'être humain sentait vivre en lui, ressentait quelque chose de cet élément terrestre. Cette expérience, cette impression qu'il avait de la nature terrestre, elle était en quelque sorte encore conforme à sa propre nature, elle avait encore à faire avec sa nature. Nous pourrions dire là-dessus quelque chose comme : à l'équinoxe d'automne, il sentait dans son âme, dans le monde de ses sentiments, l'élément nature ; mais maintenant, c'était comme si la terre le réclamait, comme si les forces de la terre prenaient sa nature volontaire dans leurs filets. Il éprouvait cela comme le contraire de l'ordre moral du monde. En même temps que cette noirceur d'encre qui l'enveloppait comme une nuée, il sentait les forces adversaires de la moralité l'entourer de leurs filets. Il sentait les ténèbres monter de la terre comme des serpents s'enroulant autour de lui. Mais dans le même temps, il ressentait aussi autre chose. Pendant l'automne déjà, il avait senti s'animer ce que nous appelons aujourd'hui l'entendement. Alors qu'en été l'entendement s'exhale comme une vapeur et que vient de l'extérieur la haute sagesse tout empreinte de moralité, pendant l'automne l'entendement se consolide. L'homme s'approche du mal, mais l'entendement se consolide. Au cœur de l'hiver on a senti littéralement le serpent se manifester, mais en même temps l'intelligence, la faculté de réflexion se consolider, se renforcer – consolidation et renforcement de ce qui rendait l'homme roué et rusé, de ce qui l'incitait à cultiver dans sa vie l'utilitarisme. C'est tout cela que l'on ressentait ainsi. Et de même qu'en automne la connaissance de la nature s'annonçait progressivement, de même au cœur de l'hiver s'approchait de l'homme la tentation des êtres infernaux, la tentation du mal. C'est ainsi qu'on ressentait cela. Si bien que si nous écrivons ici (*voir le schéma page 85*) :

impulsion morale, connaissance de la nature, nous écrivons là, près de « cœur de l'hiver » : l'homme tenté par le mal.

Et c'était justement le temps où l'homme devait développer ce qui de toute façon et tout naturellement s'associait dans sa personne : la pensée intellectuelle, la rouerie, la ruse, le sens de l'utile. L'homme devait dompter cela par la prudence et la circonspection. C'était le temps où il devait développer autre chose que l'ouverture de l'âme à la sagesse, cette ouverture que dans l'esprit de l'ancienne sagesse des Mystères on exigeait de lui au temps de l'illumination. C'était précisément au moment où le mal se manifestait de la manière indiquée que l'être humain pouvait éprouver comme il convenait la résistance au mal : par la prudence et la circonspection. Il fallait avant tout que lors de ce tournant qu'il opérait du fait qu'il était passé de l'illumination à la connaissance, de la connaissance de l'esprit à celle de la nature, il passe maintenant de la connaissance de la nature à la perception du mal. C'est ainsi que l'on voyait les choses. Et les élèves des Mystères, auxquels on voulait donner des enseignements qui soient pour eux des préceptes, et auxquels on avait dit au fort de l'été : Reçois la lumière –, et à l'automne : Regarde autour de toi –, les élèves des Mystères recevaient au cœur de l'hiver cette sentence :

Garde-toi du mal.

Et l'on comptait qu'en observant ainsi prudence et circonspection, en se gardant du mal, les êtres humains en viendraient à une sorte de connaissance d'eux-mêmes qui les conduirait alors à comprendre comment, au cours de l'année, ils s'étaient écartés des impulsions morales.

S'écarter des impulsions morales par la perception du mal, celui-ci surmonté par la prudence : c'est de cela que, dans le temps qui suivait le cœur de l'hiver, les hommes

devaient prendre conscience. C'est pourquoi on incorporait à cette sagesse toutes sortes d'enseignements qui incitaient l'homme à faire pénitence pour tout ce qui l'avait fait déroger – il le comprenait maintenant – aux impulsions morales qu'il avait reçues par l'illumination.

Nous approchons du printemps, de l'équinoxe de printemps. Et de même que nous avons ici (*voir le schéma page 85* : plein de l'été, automne, cœur de l'hiver) l'illumination, la connaissance, la prudence et la circonspection, nous avons pour l'équinoxe de printemps ce qu'on ressentait comme œuvre de pénitence. Et à la place de la connaissance ou de la tentation par le mal se présentait maintenant ce qu'on pouvait appeler le retournement, la conversion, le retour à la nature supérieure de l'homme par la pénitence. Si nous avons écrit ici : illumination, connaissance, prudence et circonspection, ici il faut que nous écrivions : retour à la nature humaine.

Si vous revenez une fois encore sur la tentation du mal présente au cœur de l'hiver, vous ne pourrez que dire : l'être humain avait là le sentiment d'être plongé dans les crevasses de la terre. Il se sentait pris dans les filets des ténèbres terrestres. Au fort de l'été, il était en quelque sorte arraché hors de lui-même, son âme était soulevée au-dessus de lui-même; maintenant c'était le temps où, au plan de sa vie intérieure, l'âme se libérait pour ne pas être prise dans les filets du mal au cœur de l'hiver. J'aimerais dire que c'était là la contre-image de la situation de l'été.

À l'apogée de l'été, les phénomènes de la nature parlaient sur le mode spirituel. On cherchait en particulier dans l'éclair et le tonnerre le langage des cieux. On regardait les phénomènes naturels, mais on y cherchait le langage de l'esprit. Même dans les petites choses on cherchait au temps de la Saint-Jean le langage spirituel des

êtres élémentaires, mais on le cherchait dans le monde extérieur. C'était en quelque sorte un rêve que l'on avait en dehors de soi-même.

Au cœur de l'hiver, en revanche, on descendait profondément en soi-même, c'était un rêve intérieur. En s'arrachant à l'emprise de la Terre, c'était l'être intérieur qui rêvait lorsque l'on pouvait arracher son âme à la tentation. Il en est resté ce qui se rattache aux visions des treize nuits succédant au solstice d'hiver. Des souvenirs de ces temps anciens se sont conservés sous tous les cieux. Vous pouvez considérer la ballade norvégienne d'Olaf Åsteson¹³ comme une élaboration ultérieure de ce qui était largement répandu dans ces temps anciens.

Puis la saison du printemps se rapprochait. Aujourd'hui le printemps s'est un peu décalé, il était en ce temps-là davantage uni à l'hiver. D'une façon générale, on divisait l'année en trois périodes. Les saisons étaient davantage imbriquées les unes dans les autres, néanmoins l'enseignement était bien donné comme je vous le communique ici. De même qu'à l'apogée de l'été on disait : Reçois la lumière –, en automne, au temps de la Saint-Michel : Regarde autour de toi –, de même qu'au cœur de l'hiver, à notre temps de Noël, on disait : Garde-toi du mal –, on avait pour ce moment du retournement une maxime, qu'à l'époque on ne tenait pour efficace que pour ce moment de l'année; c'était :

Connais-toi toi-même,
mise précisément en polarité avec la connaissance de la nature.

Garde-toi du mal, cela pourrait également se dire ainsi : Garde-toi du mal, rejette-toi en arrière devant l'obscurité terrestre. – Mais ce n'est pas cela qu'on a dit. Alors qu'au fort de l'été on prenait le phénomène naturel extérieur de la lumière pour la sagesse, qu'on s'exprimait

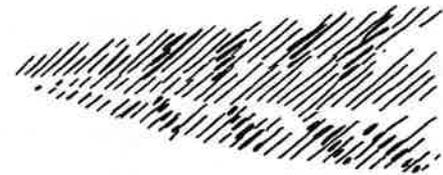
en quelque sorte par référence à un phénomène naturel, en hiver on n'aurait pas coulé la maxime valable pour l'hiver dans la phrase : Garde-toi des ténèbres; on exprimait l'interprétation morale de cette maxime en disant : Garde-toi du mal.

Partout les échos de ces fêtes se sont conservés, dans la mesure où ces fêtes ont été comprises. Naturellement, tout changea lorsque se produisit le grand événement du Golgotha. La naissance du Christ se plaça au moment de la plus grande tentation offerte à l'homme, à la saison d'hiver. Elle eut lieu au moment où l'homme était pris dans l'étau des puissances terrestres, où il était en quelque sorte plongé dans les crevasses de la terre. Parmi les légendes qui se rattachent à la naissance de Jésus, vous en trouvez une selon laquelle Jésus est venu au monde dans une grotte¹⁴, ce qui indique quelque chose qui était ressenti comme sagesse dans les Mystères les plus anciens, savoir : l'être humain peut trouver ce qu'il a à chercher, et ce bien qu'il soit étreint par les ténèbres terrestres, où se trouvent aussi les raisons pour lesquelles l'homme peut tomber au pouvoir du mal. Et nous avons un écho de tout cela dans le fait que la fête de la pénitence est placée à l'approche du printemps.

Il est naturel que le sens de la fête du plein de l'été se soit perdu plus encore que celui de l'autre aspect du déroulement de l'année. Car plus le matérialisme s'est étendu sur l'humanité, moins on s'est senti attiré vers l'illumination ou les expériences du même ordre. Et ce qui est pour l'humanité présente d'une importance toute particulière, c'est précisément ce temps de l'année qui conduit de l'illumination, dont les hommes ne sont pas encore conscients, vers la saison d'automne. C'est là le point où l'homme, qui doit être introduit à la connaissance de la nature, devra comprendre que la connaissance

de la nature est l'image de la connaissance de l'esprit divin. Pour cela, il n'est pas de meilleure fête du souvenir que la fête de la Michaéli. Si celle-ci est célébrée comme il convient, c'est d'elle que doit procéder la question, dans sa formulation valable pour tous les hommes : comment trouver, dans la connaissance de la nature telle qu'elle fleurit de notre temps, la connaissance de l'esprit; comment métamorphoser les connaissances sur la nature de telle sorte que de ces connaissances sur la nature résulte pour l'être humain la connaissance de l'esprit? En d'autres termes : comment vaincre ce qui, en restant réduit à soi-même, emprisonnerait obligatoirement l'être humain dans les rets du sous-humain?

Il faut qu'un tournant intervienne. Il faut que la fête de la Michaéli revête un sens précis. Ce sens, on le trouvera si l'on est capable d'éprouver ce qui suit. La science a conduit l'être humain à la connaissance d'un aspect de l'évolution; il sait par exemple qu'au cours des temps, à partir d'organismes animaux inférieurs, des organismes plus parfaits se sont développés, jusqu'à l'être humain; il sait encore que l'être humain, pendant l'évolution embryonnaire, reproduit successivement les formes animales. Mais ce n'est là qu'un aspect des choses. L'autre est celui qui apparaît à notre âme lorsque nous nous disons : il a fallu que l'homme se développe à partir d'une première amorce humaine et divine. Si ceci représente cette amorce originelle (*hachures claires*), c'est ainsi



que l'homme a dû évoluer pour parvenir à son développement actuel. Il a dû peu à peu rejeter d'abord les animaux inférieurs, puis, progressant toujours, les formes animales que nous connaissons. Il a surmonté cela, il l'a éliminé, rejeté (*hachures sombres*). Par là, il est parvenu à sa destination première. Ainsi en est-il lors du développement embryonnaire. L'homme rejette peu à peu ce qu'il ne doit pas être. Mais en disant cela, nous sommes loin de l'esprit de l'actuelle connaissance de la nature. Quel est cet esprit ? Il se résume en cette phrase : Dans ce que l'actuelle connaissance de la nature te montre, tu vois ce que tu dois exclure de la connaissance de l'homme. – Qu'est-ce à dire ? Cela signifie que l'être humain doit aujourd'hui étudier les sciences de la nature. Pourquoi ? Lorsqu'il regarde dans le microscope, ce qu'il voit alors, c'est ce qui n'est pas l'esprit. Quand il regarde à travers le télescope dans les lointains de l'espace cosmique, ce qui se révèle à lui, c'est ce qui n'est pas l'esprit. Lorsqu'il fait des expériences dans le laboratoire de physique-chimie, ce qui se révèle à lui, c'est ce qui n'est pas l'esprit. Tout ce qui n'est pas l'esprit se manifeste à lui dans sa seule forme.

Lorsque, dans les temps anciens, les hommes contemplaient ce qui est pour nous la nature, ils voyaient encore l'esprit transparaître à travers elle. Aujourd'hui, nous devons acquérir la connaissance de la nature précisément pour pouvoir dire : Tout cela n'est pas l'esprit, c'est de la connaissance hivernale. Et tout ce qui est connaissance estivale doit revêtir une autre forme. – Pour que l'homme puisse recevoir la poussée, l'impulsion qui le porterait vers l'esprit, il faut qu'il apprenne à connaître le non-esprit, l'anti-esprit. Et ce sont des choses qu'il faut comprendre, et que personne aujourd'hui encore ne concède. Aujourd'hui, chacun dit par exemple : Eh bien, lorsque j'ai un être vivant de petite dimension que je ne vois pas à

l'œil nu, je le mets sous le microscope ; alors il grossit et je le vois. – Certes, mais il faudra bien que l'on comprenne que ce grossissement est mensonger ; j'agrandis les dimensions de cet être vivant, mais ce n'est plus lui que j'ai, c'est un fantôme. Ce n'est plus une réalité que je vois là. J'ai mis un mensonge à la place de la vérité ! Bien entendu, pour l'actuelle manière de voir, ce que je dis là est folie – mais cette folie est la vérité. Lorsqu'on comprendra qu'on a besoin d'une science de la nature afin que cette contre-image de la vérité donne l'impulsion qui porte vers la vérité, on aura alors développé la force qui peut être indiquée symboliquement dans l'image de Michaël terrassant le dragon.

Mais pour cela est nécessaire ce qui à vrai dire existe déjà, dirais-je, sur le mode spirituel dans les annales – mais cela s'y trouve sous une forme telle que, lorsqu'on eut perdu le véritable sentiment de ce qui vit dans le cours de l'année, on rapporta la chose à l'être humain. Sur ce qui conduit à l'illumination, on posa la notion de sagesse ; sur ce qui conduit à la connaissance, celle de courage ; on garda la prudence (*voir le schéma page 85*), et sur ce qui correspondait à la pénitence on posa la notion de justice. Vous avez là les quatre vertus platoniciennes : sagesse, courage, prudence, justice. On transféra dans l'homme ce que précédemment l'homme recevait de la vie de l'année dans son déroulement. Mais ce qui, lors de la fête de Michaël, importera tout particulièrement, c'est qu'il faudra qu'elle soit une fête en l'honneur du courage humain, de la manifestation chez l'homme du courage michaélique. Qu'est-ce en effet qui aujourd'hui retient l'homme de s'adonner à la connaissance spirituelle ? Le manque de courage dans l'âme, pour ne pas dire la lâcheté de l'âme. L'homme veut tout recevoir passivement, il veut s'asseoir devant le monde comme devant un

écran de cinéma et il veut que tout lui soit dit par le microscope et le télescope. Il ne veut pas être actif et par là tremper le glaive de son propre esprit, de sa propre âme. Il ne veut pas avancer sur les traces de Michaël. Pour cela, il faut du courage intérieur. Ce courage, il faut qu'il trouve sa fête dans la fête de Michaël. Alors rayonnera de la fête du courage, de la fête de l'âme profonde et courageuse, ce qui donnera aux autres fêtes de l'année un vrai contenu.

Oui, nous devons même poursuivre ce chemin : nous devons faire entrer dans l'humaine nature ce qui autrefois était à l'extérieur. L'homme n'est plus aujourd'hui dans la situation où il lui suffit de développer en automne la connaissance de la nature, etc. Il est maintenant dans la situation où tout vient se centrer en lui-même, car c'est seulement ainsi qu'il peut déployer sa liberté. Mais il reste exact que la célébration des fêtes redevient nécessaire sous une forme métamorphosée. Si les fêtes d'autrefois étaient des dons divins faits aux êtres terrestres, si l'homme d'autrefois recevait directement lors des fêtes les dons des puissances divines, aujourd'hui, où l'homme a intériorisé ces facultés, la métamorphose des fêtes consiste en ce qu'elles sont des fêtes du souvenir. Si bien que l'homme inscrit dans son âme ce qu'il doit accomplir en lui-même.

La commémoration la plus efficace sera la fête qui inaugure l'automne, la fête de Michaël, car la nature tout entière parle alors un langage cosmique riche de sens. Les arbres se dénudent, les feuilles se fanent, les papillons qui voltigeaient dans l'air et les insectes bourdonnants se retirent. Beaucoup d'animaux entrent dans leur sommeil d'hiver. Toute vie est paralysée. La nature, qui par sa propre activité a aidé l'homme durant le printemps et l'été, la nature, qui a agi en l'homme durant le printemps et l'été, se retire. L'homme est ramené à ses propres forces.

Ce qui maintenant où l'homme est abandonné par la nature doit s'éveiller, c'est le courage de l'âme. Il nous est montré à nouveau que la fête que nous pouvons concevoir comme la fête de Michaël doit être une fête du courage, de la force, de l'activité de l'âme.

C'est cela qui peu à peu donnera à la fête un caractère de commémoration ; ce caractère de commémoration, une parole immense l'a déjà annoncé, une parole qui attire l'attention sur les fêtes d'autrefois, fête des dons, qui dans l'avenir deviendront ou devront devenir fêtes du souvenir. Cette parole monumentale qui doit être le fondement de toutes les fêtes, et donc aussi de celles qui doivent naître, c'est : « Faites ceci en mémoire de moi¹⁵ ». Elle oriente la pensée des fêtes vers le pôle du souvenir.

De même que ce qu'il y a dans l'impulsion christique doit continuer à être source de vie et à agir, doit prendre forme et ne pas rester seulement un produit mort vers lequel se tourne le regard rétrospectif, de même cette pensée doit continuer elle aussi à agir, faisant naître sentiments et pensées ; et il faut comprendre que les fêtes doivent subsister, bien que l'homme change, et que pour cette raison elles doivent elles aussi se métamorphoser, passer par des métamorphoses.

NOTES

Origine des textes : Ces conférences ont été sténographiées puis remises en forme par Helene Finckh. Son texte est reproduit ici sans qu'il ait pu être relu par le conférencier.

Les dessins faits par Rudolf Steiner au tableau pendant ces conférences ont été conservés. Ils sont publiés dans le tome XII de la série *Rudolf Steiner, Wandtafelzeichnungen zum Vortragwerk*. Les dessins en noir et blanc qui illustrent ce livre ont été faits plus tard par Assia Turgenieff d'après les originaux de Rudolf Steiner.

Œuvres de Rudolf Steiner : celles qui ont paru dans l'édition des œuvres complètes en allemand (GA) figurent avec leur numéro bibliographique. Éditions en français citées : É.A.R. = Éditions Anthroposophiques Romandes, N = Novalis, T = Triades.

- 1 Cette parole de Paul : I Cor., xv, 14.
- 2 *Les Mystères chthoniens* : Les Mystères des profondeurs de la terre.
- 3 Thomas d'Aquin, vers 1225-1274, dominicain, canonisé en 1323. Cf. entre autres : Rudolf Steiner, *La philosophie de Thomas d'Aquin*, 3 conférences, GA 74, T, 1980.
- 4 Albert le Grand, 1193-1280, enseigna aux écoles des ordres en Allemagne et à l'université de Paris. Activité principale à Cologne.
- 5 *L'impulsion de la tripartition dans la vie sociale* : Cf. Rudolf Steiner, *Treize articles commentaires* (GA 24), in *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social* paru aux É.A.R.
- 6 Par exemple chez Jakob Böhme. Cf. Rudolf Steiner, *Mystique et anthroposophie* (GA 7), É.A.R., ainsi que les deux conférences

publiques sur Jakob Böhme dans *Die Welträtsel und die Anthroposophie*, Berlin 1905.06, GA 54, et dans *Ergebnisse der Geistesforschung*, Berlin 1912/13, GA 62.

- 7 *La théosophie, introduction à la connaissance suprasensible du monde et de la destination suprasensible de l'homme*, GA 9, N, É.A.R.
- 8 Goethe, dans « Der Sänger » (Le chanteur). Goethe, *Ballades et autres poèmes*, version française par Jean Malaplate, Aubier, Paris, 1996, Domaine allemand, bilingue.
- 9 Cf. *Faust*, seconde partie, acte II, baies rocheuses de la Mer Egée, vers 8266.
- 10 Début du premier chant de l'Iliade de Homère.
- 11 Cf. Rudolf Steiner, *La communion spirituelle de l'humanité* (extrait de GA 219), T.
- 12 Ces maximes figuraient dans le sanctuaire de Delphes. Rudolf Steiner cite les noms de quatre de ces sept sages – Héraclite, Thalès, Anaximène et Anaxagore – dans son ouvrage *les Énigmes de la philosophie* (1914), GA 18, chap. « La vision du monde des penseurs grecs ; et dans la conférence du 17 octobre 1919 dans *Soziales Verständnis aus geisteswissenschaftlicher Erkenntnis. Die geistigen Hintergründe der sozialen Frage, III*, 15 conférences, Dornach 1919, GA 191. Par ailleurs, dans la littérature, des personnages différents sont comptés parmi les sept sages, et le nombre de sept est souvent dépassé. Cf. à ce propos O. Willmann, *Geschichte des Idealismus* (Histoire de l'idéalisme), vol. 1, Brunswick, 1894, pp. 245 sqq.
- 13 Cf. Rudolf Steiner, les trois allocutions des 1-1-1912, 7-1-1913, et 31-12-1914, ainsi qu'une allocution non datée, dans *Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie* (GA 158), paru aux É.A.R.
Olaf Åsteson. Le chant d'un songe, Les Éditions Perceval, Montréal, 2003.
- 14 Ce thème est consigné dans au moins trois des *Écrits apocryphes chrétiens* (Gallimard, 1997) : ceux qu'on appelle « Protévangile de Jacques », 18,1-22,1, « Évangile de l'Enfance du pseudo-Matthieu », chap. XIII et XIV, et « Vie de Jésus en arabe », chap. II, III, IV.
- 15 Luc XXII, 19 ; Paul, I Cor., II, 24 et 25.

À PROPOS DES STÉNOGRAMMES

Extrait de : Rudolf Steiner, Autobiographie (1925, chapitre XXXV),

Mon activité anthroposophique eut deux résultats: d'abord mes livres destinés au public, ensuite un grand nombre de cours réservés aux seuls membres de la Société théosophique (par la suite: anthroposophique). Il s'agissait de conférences plus ou moins bien sténographiées et que je n'avais pas eu le temps de revoir. J'aurais préféré que la parole demeurât ce qu'elle était; mais les membres voulaient avoir les textes de ces cycles de conférences non publiques. Ils furent donc imprimés. Si j'avais eu le temps de les corriger, on aurait pu dès le départ se dispenser de la mention restrictive «réservé aux membres». Depuis plus d'un an d'ailleurs elle est supprimée.

Il était indispensable d'expliquer dans la présente autobiographie le rôle réservé, dans le cadre de l'anthroposophie, à mes livres publics et aux cours privés.

Pour se rendre compte de ma propre lutte intérieure et des efforts que j'ai dû faire pour élaborer l'anthroposophie et la proposer à la conscience moderne, on aura intérêt à consulter mes ouvrages publics. J'y ai consigné mes réflexions relatives aux doctrines philosophiques de l'époque, mais aussi les révélations progressives dues à ma contemplation spirituelle; cela est devenu l'édifice même de l'anthroposophie, quoique sous une forme, à bien des égards, imparfaite.

La première exigence était celle-ci: édifier l'anthroposophie et veiller à la transmission fidèle des résultats de mon investigation spirituelle, destinée à être publiquement connue. À cela s'ajoutait cette autre tâche: apporter aux membres une réponse aux aspirations profondes de leur âme et à leur nostalgie de l'expérience spirituelle.

La préférence portait sur les Évangiles et la Bible; on souhaitait les voir expliquer à la lumière de l'enseignement anthroposophique. On me demandait de donner des conférences sur ces révélations confiées à l'humanité.

En réponse aux besoins exprimés, je fis alors plusieurs séries d'exposés réservés aux membres. Les auditeurs étaient familiarisés

avec les fondements de l'anthroposophie. On pouvait donc leur parler comme à des personnes ayant des connaissances anthroposophiques déjà très élaborées. L'enseignement donné là aurait été impossible sous cette forme dans les ouvrages destinés au public.

Dans ces cercles intimes j'aurais dû modifier la forme de mes exposés s'ils avaient dès le départ été destinés à être publiés.

Ces deux types de textes, ceux destinés au public et ceux réservés aux membres, ont une origine différente. Les livres entièrement publics sont le résultat de mes propres luttes et recherches; les textes privés, par contre, reflètent la collaboration de la Société. J'étais à l'écoute de ce que les membres désiraient en profondeur; de cette communion active résultent la ligne de conduite et le ton de ces conférences.

Rien ne fut jamais dit qui ne soit la pure conséquence de l'élaboration progressive de l'anthroposophie. Il ne saurait être question de la moindre concession faite à des préjugés de la pensée ou du sentiment des membres. Ces publications privées restituèrent pleinement ce que l'anthroposophie se proposait d'exposer. Sous l'insistance devenue trop forte, il fallut renoncer au principe de textes exclusivement réservés aux membres; on le fit sans la moindre inquiétude. Le lecteur devra seulement passer sur certaines imperfections contenues dans ces publications non revues par moi avant leur parution.

Pour être en mesure d'émettre un jugement valable sur le contenu de ces manuscrits privés, il est nécessaire d'avoir acquis préalablement les notions de base indispensables. Pour la plupart de ces publications, cela concerne au minimum: la connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, dans la mesure où sa nature est décrite par l'anthroposophie, ainsi que les enseignements concernant «l'histoire vue par l'anthroposophie», puisés dans le monde de l'esprit.